CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
206e ET 207e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LES NOCES VÉNITIENNES

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

VICTOR SÉJOUR

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 8 MARS 1855.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JEAN ORSEOLO, chef du conseil des Dix, 65 ans.	MM. Ligier.	SIMOLEI, moine	Brémont.
GALIENO FALIERO, général vénitien	Leguet.	OTTOFAX, Uscoques	Mercier.
MARC-ANTOINE TRÉVISANI, doge	Adler.	BRIANI, Uscoques	Beuel.
SPOLATRE, capitaine des Uscoques	Vannoy.	SCARPA, Uscoques	Eugène.
RASPO, espion	Charly.	MOROSINA, 26 ans	Mmes E. Guyon.
FABRIANO, seigneurs	Fehvre.	ALBONE, petite-fille d'Orseolo, 17 ans	Lia-Félix.
PALLAVICIN, seigneurs	Paulin.	LA CINGARE, bohémienne	Hennecart.
LANDSDORFF, envoyé autrichien	Douville.	Sénateurs, Patriciens, Espions, Sbires, Uscoques, Bohémiens.	

La scène se passe en 1553. — Les 1er, 3me, 4me et 5me actes, à Venise; — le 2me acte, à Segna.

ACTE I.

La salle du grand conseil dans le palais ducal à Venise. Portes au fond; portes latérales. A droite, une grande fenêtre s'ouvrant sur un balcon et laissant voir la mer au loin. Sur les murailles, les portraits de tous les doges de Venise, celui de Marino Faliero excepté, dont la place est marquée par un voile noir, avec cette inscription en lettres d'or au-dessous : *Locus Marini Faletri, decapitati pro criminibus.*

SCÈNE PREMIÈRE.

RASPO, SPOLATRE.

(Raspo est assis; Spolatre est debout.)

RASPO, à Spolatre, qui s'incline en signe de remerciment.

Tu es mon élève, je tiens à ce que tu ne sois pas un espion vulgaire. Adresse ta demande au chef du conseil des Dix.

SPOLATRE.

A Jean Orseolo?...

RASPO.

Oui, dépêchons!... (Le retenant.) Ah! tu as là une jolie bague?

SPOLATRE.

Jolie?... heu! comme ça... Elle doit me faire retrouver mon père, seigneur Raspo. (Soupirant.) Ah! c'est une histoire...

RASPO.

Bien, bien, tu me l'as déjà racontée, ton histoire.

SPOLATRE, à part, en riant.

Mon père! (Haut.) Je comprends que la recherche de la paternité soit interdite comme la mendicité. Ça vous prend un temps.... Enfin, pendant trois ans, j'ai couru tous les palais de Venise; — car mon père ne peut être évidemment qu'un gentilhomme, si j'en juge par ma tournure.

RASPO.

Écris ta lettre.

SPOLATRE.

J'étais découragé quand je vous ai rencontré. Aussi vous ai-je mis tout de suite ma bague sous le nez.

RASPO, satisfait.

Tu me prenais pour un gentilhomme?

SPOLATRE.

Je m'étais résigné à chercher plus bas.

RASPO, brusquement.

Allons, écris.

SPOLATRE, revenant sur ses pas.

Ah!... dit-on Votre Seigneurie ou Votre Excellence?

RASPO.

Sérénissime seigneur.

SPOLATRE.

Rien que cela!... Sérénissime seigneur!... (Cherchant la formule de sa lettre tout en parlant à Raspo.) « Je désire être espion... » Non, ce serait brutal! « Je désire avoir l'honneur... » (Faisant la moue.) Piètre honneur!... Mais, bah! il n'y a pas d'honneur qui ne soit grand, roulant sur un écu d'or: — n'est-ce pas?

RASPO.

Tu te fais si plat qu'on ne pourrait te mettre le pied dessus.

SPOLATRE.

Chacun mange au râtelier qu'il a.

RASPO.

Ce n'est pas un reproche. (A part.) Ce drôle a surtout l'avantage d'avoir l'air d'un imbécile... on ne se méfiera pas de lui. (A Spolatre, qui semble embarrassé.) Eh bien?

SPOLATRE.

Je n'avais oublié qu'une petite chose, seigneur Raspo... Oh! un détail... je ne sais pas écrire.

RASPO.

Ah!... tu as l'œil vif et le bras prompt, il suffit. J'écrirai pour toi.

(On entend de grands cris au dehors, de : Vive Galieno! vive le général!)

RASPO, en haussant les épaules.

Vive Galieno!...

SPOLATRE.

Ce bon peuple!... il se hâte de prendre les devants sur le sénat. Mais dites-moi, seigneur Raspo, si vous étiez à la place du général, aimeriez-vous à vous entendre crier ainsi dans les oreilles?

RASPO.

Aimerais-tu à boire du vin de Chypre dans une coupe empoisonnée? Non, n'est-ce pas? Eh bien! le général Galieno est en train de se griser à cette coupe-là. La popularité, comme la gloire, est mortelle à Venise.

(On entend de nouveaux cris.)

SPOLATRE.

Les enragés! Je donnerais mon petit doigt pour connaître la pensée du chef des Dix!

RASPO.

La pensée de Jean Orseolo ne se trahit que lorsqu'il récompense ou punit. (L'observant.) Que dis-tu de nos exécutions nocturnes?

SPOLATRE.

C'est si vite fait!

RASPO, lui tendant la main.

Bien répondu. Tu es des nôtres... (Après une pause.) Comble les lagunes et les canaux, Venise est une ville comme une autre; étouffe la délation, Venise se meurt. — La délation, c'est nous!

SPOLATRE.

Nous sommes tout!

RASPO.

Nous pouvons tout! (Soupirant.) Mais chaque médaille a son revers. (Secouant la tête.) Les secrets qu'on nous confie...

SPOLATRE.

C'est ce qui fait notre force!

RASPO.

Les secrets qu'on nous confie nous tuent souvent.

SPOLATRE.

Ah!... (Souriant.) Mais à ce compte, seigneur Raspo, votre dernière heure ne doit pas être bien loin.

RASPO.

Je vis comme si je devais mourir demain; — comme doit vivre un homme qui a vu ce qu'il ne devait pas voir et entendu ce qu'il ne devait pas entendre.

SPOLATRE.

Tu ne m'avais pas dit cela!

RASPO, s'appuyant lentement sur son épaule.

Mon bon Spolatre!... — si jamais je deviens infirme ou vieux... inutile enfin... tu rencontreras inévitablement un jour mon cadavre au coin d'une rue. Alors passe et ne regarde pas; — passe, car je t'aurai prédit ma mort; passe, car les Dix n'aiment pas qu'on interroge le sang qu'ils ont versé; passe, passe, car la prudence du conseil aime mieux une tombe fermée qu'une bouche ouverte!...

SPOLATRE.

Triste vie!

RASPO.

C'est la nôtre. D'ailleurs chacun vit avec la certitude de mourir un jour.

SPOLATRE.

Ah! quelle différence!

RASPO.

Où est-elle, la différence, entre un homme brusquement assassiné et un homme mort douloureusement dans son lit?

SPOLATRE.

Tu as une jolie philosophie.

RASPO.

L'existence des autres n'est pas plus enviable que la nôtre... — Tiens, voici des seigneurs, de grands seigneurs, de tout-puissants seigneurs, qui causent innocemment entre eux... tu vas en juger. (Des Sénateurs entrent en causant.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FABRIANO, PALLAVICIN, LANDSDORFF, SÉNATEURS.

FABRIANO.

Quel enthousiasme!

PALLAVICIN.

Le sénat s'est assemblé cette nuit pour décider des récompenses qui doivent être offertes au général.

LANDSDORFF.

Sa dernière victoire sur les Turcs est un beau fait d'armes.

PALLAVICIN.

Quelle fortune!... Parti simple soldat, condottière presque, et à cette heure généralissime des troupes de Venise!

FABRIANO.

On appelle ces gens-là des soldats de fortune, on a bien raison... Ils grimpent les échelons quatre, à quatre de peur de ne pas arriver assez tôt!

PALLAVICIN.

Ah! dam, les grands hommes, ça vous a des pieds de chamois et des ailes d'aigle!

LANDSDORFF.

Oui, quand ils les ont!

PALLAVICIN.

Et quand ils ne les ont pas?

FABRIANO.

On les prend comme de vraies linottes au premier piége tendu, — témoin Marino...

LANDSDORFF.

Taisez-vous, jeunes gens. On voit bien que vous n'êtes encore attachés qu'au sous-prégadi.

PALLAVICIN, à Fabriano.

Il a raison, ne prononce pas ce nom dans cette enceinte... devant ce voile noir qui perpétue à jamais la honte de cette famille. (Il montre le cadre noir.) Le chef des Dix pourrait nous entendre.

FABRIANO.

Eh bien?

PALLAVICIN.

Son aïeul a signé le premier la condamnation de Faliero.

FABRIANO.

Les Orseolo acceptent le passé avec orgueil. Ils se font même gloire de cette terrible vendetta qui a duré dix siècles entre les deux familles, et qui durerait encore si la race des Falieri n'était pas éteinte.

PALLAVICIN.

Éteinte?... Ce n'est certes pas la pensée du chef des Dix. Il va parfois jusqu'à s'imaginer que si Guippo, son fils, a été tué voilà quinze ans au pont de Lodi, c'est qu'il existait de par le monde un Faliero pour l'assassiner.

FABRIANO.

André, le dernier de cette race, vivait alors.

PALLAVICIN, baissant la voix.

Et il a été trouvé un matin noyé dans l'Orfano.

RASPO, bas, passant derrière eux.

Langue légère, tête de trop!

(Il s'éloigne.)

PALLAVICIN, tressaillant.

Hein?... Qu'est-ce qu'il dit celui-là?

FABRIANO, à Pallavicin tremblant.

Au fait, tu calomniais Orseolo!

PALLAVICIN, frissonnant.

Tu m'accuses, je crois?

FABRIANO.

Tu es un traître!... (A Landsdorff.) Voyons, seigneur, j'en appelle à vous?...

LANDSDORFF, leur tournant le dos.

Vous êtes deux traîtres!

RASPO, bas à Spolatre.

Ce sont mes petites distractions. Je n'aurai pas la peine de les dénoncer, ils se dénonceront eux-mêmes.

SPOLATRE.

C'est charmant!

RASPO, bas à un Sénateur qui vient à lui.

Je vous attendais, seigneur.

(Ils sortent en causant.)

SCÈNE III.

LANDSDORFF, SPOLATRE.

LANDSDORFF, bas, à Spolatre.

Je suis arrivé la nuit dernière de Parme, où j'étais en mission, pour régler notre petite affaire.

SPOLATRE.

Plus bas!... — Je ne suis ici que l'apprenti espion de Raspo. (Lui remettant un rouleau de billets.) Voici un bon de cinquante mille ducats sur le banquier génois Barnabé. L'appui que vous nous avez prêté en déterminant la cour d'Autriche, dont vous êtes le commissaire, à nous maintenir dans nos places fortes, malgré les réclamations de Venise, motive cet acte de libéralité. J'espère que vous nous continuerez vos bons offices.

LANDSDORFF.

Certainement... (A part.) Au même prix, toujours. (Haut.) Que faites-vous à Venise?

SPOLATRE.

Le seigneur de nuit qui nous vendait les secrets des deux conseils vient de mourir.

LANDSDORFF.

Et vous voulez le remplacer?... J'ai votre affaire.

SPOLATRE.

Voyons... (Ils remontent la scène.) Chut! le chef des Dix!

LANDSDORFF, regardant.

Sa fille l'accompagne.—Je la croyais encore au couvent?

SPOLATRE.

Non.

(Ils sortent.—Orseolo entre avec Albone à son bras.)

SCÈNE IV.

ORSEOLO, ALBONE, puis RASPO ET SPOLATRE.

ORSEOLO, à Albone, en entrant.

Et tu as couru ce danger?

ALBONE.

L'abbesse de Saint-Zacharie et mes compagnes de couvent ont cru devoir vous en faire un secret. Mais sans mes jupes qui me soutenaient sur l'eau, j'aurais infailliblement péri, car le batelier qui accourait à mon secours avait perdu son aviron, et sa barque tournoyait sur elle-même sans pouvoir avancer.

ORSEOLO.

Ah! mon Dieu!—la mort de si près!—Tu devais te désespérer, pauvre enfant?

ALBONE, tranquillement.

Non, j'attendais. J'avais foi en Dieu.

ORSEOLO, lui serrant la main avec orgueil.

Ah!...—Ton courage m'épouvante et m'enorgueillit à la fois! —Tu es bien la fille de ta mère!... Tu es bien aussi de notre race: un cœur d'acier dans un corps élégant et frêle et la volonté des héros dans une âme pieuse!

ALBONE.

Notre Italie mûrit vite les âmes comme les fruits. J'ai vu la vie à travers votre expérience, et j'ai été de bonne heure préparée à la lutte par le malheur des miens.

ORSEOLO, tristement.

Oui, ton pauvre père!... mon malheureux fils!... ils me l'ont assassiné! — Oui, ta pauvre mère!... elle n'a pas pu survivre à l'époux que Dieu et son cœur lui avaient donné! — ma pauvre enfant!

ALBONE.

Ah! quel vide ils ont laissé dans ma vie!—Mais vous êtes là, mon père!... Je vous ai trouvé à mon berceau... j'ai trouvé votre main pour me soutenir, votre cœur pour m'aimer!...

ORSEOLO, gravement.

Un cœur et une main qui ne te manqueront jamais!

(Il l'embrasse.—Reparaissent Raspo et Spolatre.)

ORSEOLO, à Raspo.

Tu peux approcher. (Montrant Spolatre.) Quel est cet homme?

RASPO.

C'est un homme à moi. — Le général Galieno arrive sur une galère de l'État. Il sera ici dans une heure. Le capitaine du golfe vient de l'annoncer.

ORSEOLO.

Rends-toi à la Piazzetta... mêle-toi à la populace.... étudie les visages.... celui du général surtout, au moment où le peuple le saluera par ses acclamations...

RASPO, bas à Spolatre.

Viens, le vieux tigre montre ses dents.

SPOLATRE, à part.

Et le jeune lion approche!... Je ne serai pas fâché de les voir en face l'un de l'autre!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

ORSEOLO, ALBONE.

ALBONE, à part, regardant du côté de la fenêtre et rêvant.

Galieno! — si jeune et déjà le héros d'un peuple! (Soupirant.) Ah! j'aurais voulu la première voir poindre sa galère!

ORSEOLO, s'approchant d'elle en souriant.

Oh! le doux soupir!... A quelle brise l'avons nous confié?... Va-t-il au nord ou au midi?.. (Lui prenant la main.) Voyons, quel est ce bel inconnu qui nous fait rêver? — Oh! ne rougis pas, chère enfant, ne tremble pas. Ton choix doit être à la hauteur de ton cœur. Le jour où tu me diras: Voilà mon rêve qui passe... ton rêve deviendra une réalité.

ALBONE, soupirant.

Les rêves vont loin!

ORSEOLO.

Moins loin que ma tendresse!

ALBONE.

Prends garde!

ORSEOLO.

Essaye!

ALBONE, l'embrassant.

Cher père! — je n'aime personne. (A part.) Est-ce aimer que d'aimer un nom, une gloire, une renommée?...

(De grands cris au dehors, de: Vive Galieno! vive le général!)

ORSEOLO, haussant les épaules.

Peuple stupide!

ALBONE.

Pourquoi donc?... Il accueille comme il peut le héros qu'il admire.

ORSEOLO.

C'est possible.

ALBONE, vivement.

Le général est-il ton ennemi?

ORSEOLO, à part.

Mon fils avait son âge... il aurait sa gloire peut-être!...

ALBONE.

Le hais-tu?

ORSEOLO.

Le haïr?... moi?... non. Il me préoccupe, voilà tout.

(Il remonte à droite.)

ALBONE, à part.

Tout mon sang s'était glacé à l'idée seule d'une haine entre nous!

ORSEOLO, continuant.

C'est bien une puissance qui se prépare... une renommée qui monte... mais les Orseolo n'ont rien à envier à personne. Les Orseolo ne haïssent plus. Ils n'ont plus le droit de haïr. Ils avaient juré leur haine aux Falieri, et cette haine, ils l'ont ensevelie avec le dernier vaincu de cette race. Ils étaient dignes de nos colères, ceux-là. Ce n'était pas des hommes, c'était des idées. Ils invoquaient le peuple, nous le sénat!... Luttes terribles, auxquelles dix générations ont été tour à tour appelées; — duels gigantesques qui passaient au vivant l'épée du mort, au fils la vengeance du père, de siècle en siècle, de main en main, de la tombe au berceau, et qui auraient encore agité notre temps si le plus audacieux des Falieri n'était pas couché sanglant dans sa défaite!... (Il montre le cadre noir avec exaltation.) « Place de » Marino Faliero, décapité pour ses crimes! » Ah! le vieillard farouche qui voulait bouleverser tout un empire pour cacher sa honte sous nos ruines!... Il l'a tenté!... Il l'aurait fait, si un Orseolo ne s'était pas trouvé là, debout, pour abattre cette tête rebelle, qui roula bondissante du haut de l'escalier de Saint-Marc aux applaudissements de Venise sauvée!

ALBONE.

Ils sont morts, mon père, respectons-les!

ORSEOLO.

Qui te dit que le duel ne continue pas au-dessous de nous?

ALBONE.

Mon père!

ORSEOLO.

Tu dois accepter sans trembler ce que l'histoire raconte sans pâlir. Les bâtards ont seuls le droit de renier le passé. Nous vivons avec les morts, nous.— Et si Albert Faliero, voilà dix siècles, nous jeta le gant le premier, s'il assassina dans un festin Antoine Orseolo, s'il joignit le sacrilége au meurtre en volant le crâne du mort dont il se fit une coupe d'orgie, j'applaudis encore du cœur et des mains à Pierre Orseolo, l'héritier vengeur, d'avoir égorgé ce bandit et d'avoir bâti notre palais sur ses ossements!

ALBONE, avec horreur.

Ah!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RASPO.

RASPO, bas à Orseolo.

Mes hommes sont dispersés sur tous les points.

ORSEOLO.

Bien!

RASPO.

Dix jeunes filles vêtues de blanc attendent dans la salle des Quatre-Portes. Elles sont chargées d'offrir au général, de la part de l'abbesse de Saint-Zacharie, une écharpe brodée d'or aux armes de Saint-Marc. Elles disent que la signora Albone...

ORSEOLO.

Oui, ma fille les conduira. (A Albone.) Es-tu contente?

ALBONE.

La digne abbesse aurait été blessée de notre refus. Je vais rejoindre mes compagnes.

(Elle sort par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

ORSEOLO, RASPO.

ORSEOLO, suivant Albone des yeux.

La fée des lagunes, comme disent les gondoliers... — Oui, une fée... car avec la baguette d'or de sa volonté, elle fait du vieux lion un chien soumis et rampant! (A Raspo.) Que tiens-tu là?

RASPO.

C'est le rapport d'un accident arrivé ce matin dans la Giudecca. En traversant le canal, la gondole de Morosina s'est brisée en se jetant sous une felouque. Le malheur s'est arrêté là. On a repêché l'équipage.

ORSEOLO, cherchant.

Morosina... Morosini?...

RASPO.

Oui, Votre Excellence. Je vous en ai souvent parlé; — ou plutôt elle fait parler d'elle. C'est une femme d'esprit; — adroite, hardie, sans principes. Elle a dissipé sa fortune dans les plaisirs et dans le jeu, et traîne insoucieusement son nom, un des plus grands noms vénitiens, dans les plus sales orgies de Venise.

ORSEOLO.

J'y suis.

RASPO.

Du reste, une beauté entraînante. C'est même le charme tout-puissant qu'elle exerce autour d'elle qui l'a enivrée et l'a poussée si avant dans l'abîme.

ORSEOLO.

Tu peux t'éloigner. — Qu'attends-tu?

RASPO.

Votre Excellence n'a pas d'ordres à me donner?...

ORSEOLO.

Non.

RASPO, se rapprochant.

Pas même contre le général?

ORSEOLO.

Le général?... Pourquoi lui plutôt qu'un autre?

RASPO, pesant sur les mots.

C'est un homme heureux; — un homme à qui tout réussit. — Qu'en dit Votre Excellence?

ORSEOLO.

Il est dévoué à l'État.

RASPO.

Oui.

ORSEOLO.

Fidèle.

RASPO.

Oui.

ORSEOLO.

Soumis aux Dix.

RASPO.

Oui.

(Pause.)

ORSEOLO.

Qu'elle est ta pensée?

RASPO.

J'ai vu deux fois ce jeune homme: une fois en face du palais désert des Falieri, immobile et rêvant; — il faisait nuit. — Une autre fois accoudé à l'escalier des Géants, attendri et pleurant; — il faisait encore nuit.

ORSEOLO.

Et qu'as-tu conclu de cela?

RASPO.

J'ai conclu qu'un soldat de fortune qui rêve les nuits devant le palais où est né Marino Faliero, et qui pleure accoudé à l'escalier des Géants, élevé sur la place où est mort Marino Faliero, que ce soldat de fortune pouvait bien ne pas être un aventurier, puisque le passé le remue ainsi.

ORSEOLO.

J'y penserai. — Tu m'as dit que Morosina était ruinée?

RASPO.

Il ne lui reste plus que sa beauté.

ORSEOLO.

Elle songe à reconstruire sa fortune?

RASPO.

Elle doit y songer... ne fût-ce que pour se ruiner de nouveau.

ORSEOLO.

C'est juste. (Bruit de voix au dehors.) Quel est ce bruit? — Une voix de femme?... (Vivement.) Je n'y suis pour personne!

MOROSINA, entrant.

Morosina exceptée, seigneur Orseolo! (S'inclinant.) Je l'espère, du moins!

(Raspo sort sur un signe d'Orseolo.)

SCÈNE VIII.

MOROSINA, ORSEOLO.

ORSEOLO.

La fille des Morosini a-t-elle à se plaindre de quelqu'un?

MOROSINA, se contenant à peine.

Oui, certainement! — Je suis furieuse, je vous en avertis! — Vous connaissez ma gondole?...

ORSEOLO.

Je sais l'accident qui vous est arrivé.

MOROSINA.

Un accident? — Mais c'est un meurtre!... Le plus fin coureur du golfe!... Elle avait gagné le premier prix à la dernière régate... un chef-d'œuvre enfin! Eh bien! je traversais la Guidecca, allant dire mes prières à l'église du Rédempteur...

ORSEOLO, souriant.

Toi?...

MOROSINA.

Oui, moi... Je sacrifie au diable, mais je n'oublie pas Dieu! — Enfin, je traversais la Giudecca, lorsqu'une misérable felouque, qu'on dit appartenir au général Galieno et qui précède sa galère, a frappé ma gondole et l'a coulée bas comme une coquille de noix!... Vous trouvez cela charmant, vous?... Allons, cela crie vengeance... j'en appelle à votre justice, et je veux qu'on me venge!

ORSEOLO.

Comment se nomme le patron de la felouque?

MOROSINA.

Bacchiozi ou Strozzi, je n'en sais rien!... c'est un Calabrais... très-laid... avec une barbe noire!

ORSEOLO.

Il sera puni.

MOROSINA.

Mais courroucez-vous donc un peu, car c'est la noblesse qu'on insulte en moi!... et si je compte je ne sais combien de procurateurs dans ma famille, quatre doges, une reine de Hongrie, ce n'est pas pour être traitée comme une chanteuse des rues ou comme une bourgeoise du Rialto!... Il n'y avait pas à s'y méprendre: mes gondoliers portaient la jaquette rouge et la plume blanche, les couleurs de ma maison!

ORSEOLO.

Il sera envoyé pour six mois sur les galères de l'État... — Es-tu contente?

MOROSINA.

J'ai pu jeter mon bonnet par-dessus les moulins, comme dit l'ambassadeur de France, mais je ne veux pas qu'on le ramasse et qu'on s'en serve pour me souffleter!

ORSEOLO.

Il y restera deux ans. Es-tu satisfaite?

MOROSINA, lui tendant la main.

Vous êtes charmant! — j'étouffais! — Mais votre général a bien aussi la plus mauvaise valetaille de Venise. C'est encore un de ses gens qui m'a ri malicieusement au nez en me voyant sortir un jour de l'hospice des enfants trouvés. (Souriant.) J'ai compris son sourire... qui est une calomnie, je vous assure.

ORSEOLO.

Je n'en doute pas.

MOROSINA.

J'aime et je plains ces enfants, à qui je consacre une partie de mon superflu. Mais comprenez-vous cet effronté?

ORSEOLO.

Je l'enverrai sous les Plombs, si tu y tiens?

MOROSINA.

Non, merci, c'est bien assez d'un. (S'asseyant.) Ah! je suis rompue!

ORSEOLO, s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.

Tu es femme, Morosina, et ce qui t'irrite le plus, je parie, c'est de pouvoir penser que le général partage la brutalité du patron de la felouque et autorise l'insolence de ses valets?

MOROSINA, avec indifférence.

Le général?... ma foi, non, je n'y ai jamais songé.

ORSEOLO.

C'est le seul homme illustre qui ait échappé et qui échappe à ton pouvoir, et devant qui toutes tes séductions demeurent impuissantes.

MOROSINA.

Je ne l'ai jamais vu.

ORSEOLO.

Tu le verrais, que je n'en aurais pas moins raison.

MOROSINA, riant.

Vrai?... allons, vous êtes l'homme le plus galant que je connaisse et vous avez une haute idée de ma personne.

ORSEOLO.

Les illusions ne comptent plus à mon âge. Il y a de certains jours dans la vieillesse où l'on doute de tout; — même du charme entrainant de tes yeux... même de ton sourire... même de ta beauté!

MOROSINA, le regardant en face.

Est-ce un défi?

ORSEOLO.

C'en est un!

MOROSINA.

Démon! — j'étais désœuvrée, je m'ennuyais... je t'écoute!

ORSEOLO.

Oui, un défi... ou un pari, si tu aimes mieux... deux mille sequins?

MOROSINA.

Je n'avais pas remarqué la douceur de ta voix, continue!

ORSEOLO.

Tu m'as compris, à quoi bon?

MOROSINA.

Au fait, tu as raison. — Et une fois pris dans mes filets?...

ORSEOLO.

C'est une capture qui m'appartient. Toutes ses paroles, toutes ses actions, toutes ses pensées provoquées par l'abandon ou surprises par la ruse, devront être consignées avec soin et transmises à mon tribunal. A chaque révélation, cent ducats; à chaque secret, mille; à chaque projet avorté, à chaque danger conjuré, mille, deux mille, dix mille ducats!

MOROSINA, se levant.

Ta mission me séduit par sa singularité. Où le verrai-je?

ORSEOLO.

Ici, si tu veux?...

MOROSINA.

Quand cela?

ORSEOLO.

Dans une heure, si tu y tiens?

MOROSINA, se levant.

Dans une heure, soit. — Ah! les deux mille sequins?

(Orseolo frappe sur un timbre, un Officier de service entre. Orseolo donne des ordres à l'Officier, qui s'éloigne aussitôt.)

ORSEOLO, présentant ses tablettes à Morosina.

En attendant, signe l'engagement que tu dois prendre vis-à-vis du conseil.

MOROSINA, avec insouciance.

Je le veux bien.

(Elle écrit. Pendant ce temps l'Officier revient et remet une bourse à Orseolo.)

ORSEOLO, donnant la bourse à Morosina.

Voici la somme.

MOROSINA, lui rendant les tablettes.

J'ai une belle écriture, n'est-ce pas?

(Pause.)

ORSEOLO, changeant de ton.

Tu sais à quoi tu t'engages?

MOROSINA.

Parfaitement.

ORSEOLO.

Et tu connais bien Venise?

MOROSINA.

J'en connais deux : la Venise élégante et musquée, et la Venise des exécutions nocturnes et des terreurs sans fin.

ORSEOLO.

Moins haut.

MOROSINA, baissant la voix.

La clef de voûte de l'édifice, le conseil des Dix; l'âme du conseil des Dix, toi.

ORSEOLO.

Après?

MOROSINA.

Le grand conseil, pacotille; le doge, mannequin; le peuple, troupeau.

ORSEOLO.

Après?

MOROSINA.

Dans chaque palais un espion, dans chaque gondole qui passe un espion, dans chaque violon qui chante un espion.

ORSEOLO.

Tu sais alors à quoi tu t'exposes si tu me trahis?

MOROSINA

A la mort.

(Entrent Spolatre et Raspo.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SPOLATRE, RASPO.

ORSEOLO, à Spolatre.

Tu peux parler.

SPOLATRE.

Le général approche. Le port, les rues, les toits sont encombrés de curieux. Le peuple crie à tue-tête sur tous les tons : Vive Galieno! Vive le grand victorieux!

ORSEOLO.

Le général a dû être ému de tant d'enthousiasme?

SPOLATRE.

Il avait l'air d'un homme qui n'aurait entendu que cette musique toute sa vie. Le pilote, à cause du brouillard, n'a pu aborder qu'en face des deux colonnes, ce qui a été regardé par le peuple comme un mauvais présage.

ORSEOLO, à part.

C'en est un peut-être?

SPOLATRE, regardant par la fenêtre.

Il arrive par l'escalier des Géants.

MOROSINA, revenant à Orseolo après avoir regardé par la fenêtre.

C'est un cavalier de haute mine. Il est vraiment beau.

ORSEOLO, à Morosina.

Va m'attendre dans la Bussola.

MOROSINA, sortant.

Tu choisis bien tes ennemis. Je ne serai peut-être pas fâchée de te venger.

(Elle sort.)

RASPO, à part, en regardant Morosina.

Est-ce qu'elle voudrait goûter aussi au gâteau de la police vénitienne?... Ah! si les dames s'en mêlent, le métier se gâtera par la concurrence.

(Arrivent le Doge, les membres du conseil, le sénat. — Chacun prend sa place. — Le Doge occupe un siége élevé au milieu de la scène. — Orseolo est assis à droite à la tête du conseil des Dix.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DOGE, LES CONSEILLERS, LE SÉNAT, LE CONSEIL DES DIX.

LE DOGE, à Orseolo.

Sérénissime seigneur, vous n'avez aucune objection à présenter au conseil?

ORSEOLO, s'inclinant.

Aucune, prince.

LE DOGE, à Spolatre.

Le général peut entrer.

(Spolatre sort et revient sur-le-champ.)

SPOLATRE, annonçant.

Le général Galieno!

(Galieno entre, il est suivi de Soldats qui portent des drapeaux.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GALIENO.

GALIENO, montrant les drapeaux. Au Doge.

Sérénissime prince... (Au sénat.) Tres-illustres et très-excellents seigneurs... voici de nouvelles bannières ennemies que ma fortune heureuse me permet de déposer à vos pieds. L'armée mérite vos éloges; les soldats comme les chefs. Venise est grande, Dieu sauve Venise!

LE DOGE, à Galieno.

Entré bien jeune dans le métier des armes, vous avez vite acquis un grand renom. Vous avez été pendant cinq ans le rempart de Venise. On se rappelle que c'est vous qui avez rouvert le livre d'argent que le lion de Saint-Marc tenait fermé sous ses pattes frémissantes en signe de guerre et de deuil. Aux victoires de Candie, de Chioggia, de Zante et de Céphalonie, a succédé un repos glorieux. Enfin vous aves chassé du golfe une légion de bandits dont on nous a longtemps imputé les méfaits et

qui déshonoraient les princes qui les avaient pour auxiliaires : je veux parler de ces transfuges de toutes les nations, de ces condamnés de toutes les justices, des Uscoques enfin!

GALIENO, s'inclinant.

J'ai fait mon devoir, prince.

LE DOGE.

La Seigneurie reconnaissante vous remercie par ma voix, et me charge de vous faire connaître les dons et les honneurs qu'elle a cru devoir vous décerner. (En ce moment Albone entre accompagnée de dix jeunes filles vêtues de blanc. L'une d'elles porte un coussin écarlate sur lequel est posée une écharpe brodée d'or aux armes de Saint-Marc.)

LE DOGE, continuant.

Sur la proposition du grand conseil, il a été décidé : 1° vous êtes créé noble de première classe; votre nom sera inscrit au livre d'or. 2° en raison de votre honorable pauvreté, il vous sera servi sur le trésor public une pension de cinq cents ducats; 3° il vous est offert en cadeau une chaîne d'or fin du poids de soixante onces et une barque de voyage et de plaisir tout ornée.

GALIENO, s'inclinant.

Seigneur...

LE DOGE, continuant.

Enfin le sénat vous permet de porter, comme armoiries et écussons, aux trois bandes d'azur, le lion ailé de Saint-Marc. En outre, cette écharpe brodée et enrichie des armes de Venise, que l'abbesse de Saint-Zacharie vous envoie.

(Albone prend l'écharpe : Galieno met un genou en terre pour la recevoir.)

ALBONE.

Votre dernière victoire sera votre plus grand triomphe, général. Vous avez vaincu les Turcs et arraché de leurs mains cinq pieuses sœurs de la digne abbesse de Saint-Zacharie qu'ils emmenaient prisonnières : l'abbesse vous en remercie; — cinq filles des plus nobles maisons vénitiennes : la noblesse vous en remercie; — cinq sœurs de charité pour le peuple : le peuple vous en remercie; — cinq de mes meilleures amies d'enfance enfin... j'ose mêler ma reconnaissance à celle de mon pays, je vous en remercie!

(Elle lui donne l'écharpe.)

GALIENO, se relevant ému.

Il y a des paroles qu'on n'oublie pas.

(Les jeunes filles se retirent précédées d'Albone.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, excepté ALBONE.

GALIENO, aux sénateurs.

C'est à mon tour de remercier la toute-puissante Seigneurie des témoignages de sympathie et de bienveillance qu'elle me donne. Mais il est une récompense plus précieuse que toutes les faveurs que vous m'offrez et que j'ose réclamer de votre auguste justice.

LE DOGE.

Parlez, général, le conseil est prêt à accéder à tous vos vœux.

GALIENO.

Cette récompense sera d'autant plus sensible à mon cœur qu'elle effacera la flétrissure qui pèse sur ma famille!

ORSEOLO, à part.

Sa famille?

LE DOGE.

Votre famille, général?

GALIENO.

Oui, prince; — et dans cette salle où sont réunis les portraits de tous les ducs qui ont illustré Venise, je retrouve la trace de mes aïeux, et je m'arrête avec un pieux respect devant cet héritage glorieux du passé.

ORSEOLO.

Où veut-il en venir?

GALIENO, continuant.

Voici les représentants des douze familles électorales sorties des douze tribuns qui fondèrent Venise. Voici le portrait d'Ange Participatio, tige illustre de la maison de Badoner, qui compta sept ducs souverains. Voici Bajamont Tiepolo, qui refusa la dignité de doge quoiqu'il fût élu par le peuple. De ce côté, Barbarigo, Contarini, Soranzo, Ruzzini, Donato... J'arrive enfin à ce voile noir!...

ORSEOLO.

Eh bien?

GALIENO, continuant.

A ce cadre où l'on a pu lire pendant deux siècles, comme sur un tombeau, cette inscription fatale : Place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes!...

ORSEOLO.

Eh bien?

GALIENO, continuant.

Cela veut dire que la gloire des Falieri est couchée gisante sous ce marbre pour ne plus se relever... Eh bien! moi, je la relève, et je déclare devant tous que cette légende en a menti! Je suis l'arrière-petit-fils de Marino Faliero!

(Mouvement.)

ORSEOLO, se levant menaçant.

Marino Faliero!

GALIENO.

Oui, Marino Faliero!

(Mouvement.)

ORSEOLO, à part.

André avait un fils! (Aux Sénateurs, qui se consultent.) Eh bien! sérénissimes seigneurs, pourquoi ce trouble, pourquoi cette agitation?

LE DOGE.

Cette révélation inattendue... la surprise...

ORSEOLO, sèchement.

Venise n'est jamais surprise, Votre Altesse. (A Galieno.) Oui, tu es le petit-fils de Fabriciatio, fils de Marino Faliero. Oui, ton grand-père, pour sauver sa vie, a renié son nom et s'est mêlé aux pêcheurs de l'Adriatique, où il a vécu inconnu. — Oui, ton père s'est encore trouvé trop près de l'échafaud de son aïeul et s'est exilé aux îles Morlaques, — d'où tu es parti simple pêcheur, puis matelot, puis soldat, puis généralissime des armées de Venise. Comme les aigles, tu ouvrais les yeux en montant. Si bien qu'à cette heure tu parles la tête haute devant ce même tribunal où le plus audacieux de tes ancêtres a courbé le front. Tu vois que je sais ton histoire, moi. Continue.

GALIENO, à Orséolo.

C'est donc à toi que j'ai à répondre... à toi dont les aïeux ont participé à la ruine des miens? Eh bien! je te répondrai que le passé, quel qu'il soit, je l'accepte tout entier; et si Fabriciatio ou André, mon père, ont un instant reculé devant leur nom, c'est qu'ils attendaient celui qui devait le porter.

ORSEOLO.

Tu as la parole acerbe, jeune homme!

GALIENO.

Tu n'es pas juste, vieillard!

ORSEOLO.

L'orgueil a perdu ta race!

GALIENO.

Soit, je dormirai dans le même linceul!

ORSEOLO, au sénat en souriant.

C'est un maître qui nous arrive.

GALIENO, vivement.

Non, c'est un fils pieux, un soldat soumis, un patricien dévoué, qui n'a eu qu'un but dans sa vie, celui de bien servir son pays, afin de racheter par son dévouement et ses services le seul moment d'erreur qu'on puisse reprocher à l'un des siens. Est-il juste, ami! bien, de faire retomber sur les fils la faute des pères? Non, sérénissimes seigneurs!... et c'est avec confiance que je viens vous demander d'arracher ce voile noir, qui est un enseignement peut-être, mais qui est aussi une menace et qui perpétue le crime d'un seul dans l'avenir de tous!... Voilà la seule récompense que j'ose attendre de vous et que j'ai peut-être le droit d'espérer!

LE DOGE, ému.

Je penche pour que la noble et pieuse réclamation de l'arrière-petit-fils de Marino Faliero trouve un accueil favorable dans le conseil.

ORSEOLO, assis.

Il m'en coûte de contredire l'honorable et illustre prince de Venise; mais mon devoir comme l'intérêt du pays parlent plus haut que ma déférence envers lui. Je vote le contraire.

LE DOGE.

Je devais m'y attendre, seigneur Orseolo.

ORSEOLO.

Votre Altesse suit les inspirations de son cœur, moi la raison de mon esprit.

LE DOGE, se levant.

L'esprit n'a rien à perdre à approuver ce que le cœur absout. (Aux Sénateurs.) Le passé glorieux du général, ses victoires, son dévouement, ses services plaident d'ailleurs à mes côtés et applaudissent comme moi à la satisfaction légitime qu'il vous demande. C'est un fils qui vous supplie de ne pas lui infliger cette torture d'avoir sans cesse sous les yeux le signe de dégradation de l'un des siens. Je me joins à ses vœux. Et, comme ce noble jeune homme, — qui a été un héros à l'âge où les autres hommes sont encore des enfants, — je vous dis à mon tour, sérénissimes seigneurs, que ce voile étend son ombre jusqu'à son front : c'est une menace, une crainte, une provocation, qui glacerait notre reconnaissance tout en paralysant son dévouement. Grâce pour Faliero! grâce pour son fils!

ORSEOLO, se levant. — Se levant.

C'est bien une grâce qu'on vous demande, vous voyez. Je représente, j'en conviens, le côté inflexible de la politique vénitienne. Mais quel est celui d'entre vous qui oserait condamner le passé en blâmant les juges de Faliero, provoquer au crime en absolvant la trahison ? Ah ! prenez garde, le peuple ne demande pas mieux que de nous mépriser dans nos aïeux et de douter de notre équité dans la justice de nos pères. Ce voile obscurcit, dit-on, la gloire d'une famille. C'est un malheur. Mais il doit subsister tant que subsistera le glaive de la justice. La justice ne s'affaiblit pas avec le temps. Déroger à sa sentence, examiner même ses arrêts, c'est déjà la mettre en suspicion et la dégrader. Voilà pourquoi je ne partage pas l'attendrissement du doge, voilà pourquoi je repousse la supplique de Faliero.

UN DES SÉNATEURS.

Le chef des Dix a raison

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui!

LE DOGE.

Mais...

GALIENO, l'interrompant.

Je suis condamné, prince, ne vous compromettez pas à ma défense. (Aux Sénateurs.) Je n'ai adressé aucune supplique. Je ne demande aux hommes que ce que j'ai le droit d'attendre d'eux. Si vous croyez devoir repousser ma réclamation, libre à vous. Vous pouvez me rejeter dans le néant, m'écraser sous l'opprobre de mon nom... mais ce qui sera toujours au-dessus de votre pouvoir, c'est d'étouffer en moi, autrement qu'avec la vie, le sentiment de l'injure que j'aurais reçue !

(Mouvement.)

LE DOGE, à part.

Il est perdu!

ORSEOLO, aux Sénateurs.

Le conseil, je l'espère, répondra comme il a toujours su répondre aux provocations et aux menaces. — Que ceux qui sont contre le général se lèvent ! (Tout le monde se lève, excepté le Doge. — A Galieno, avec ironie.) Le conseil regrette amèrement de ne pouvoir remplir les vœux d'un homme tel que vous. Il aurait voulu vous voir accepter les récompenses qu'il vous destinait. Mais votre demande est en désaccord avec la raison d'État. Il se voit forcé de la rejeter. Vous pouvez passer chez le trésorier pour toucher la solde des troupes et la vôtre.

GALIENO.

Ainsi, il est bien entendu que je suis toujours un aventurier, un soldat de fortune,..et si je tiens à porter le nom de mes ancêtres, je suis l'arrière-petit-fils du supplicié, le descendant d'un assassin et d'un traître... Eh bien! soit!... Ma patrie me repousse, je chercherai un asile ailleurs!...— Je vous rends mon épée!... (Il tire son épée.) C'est à toi, Orseolo, chef des Dix, que je veux la rendre... puisque c'est l'épée d'un assassin, prends-la!

(Il la brise et la jette à ses pieds. — Mouvement.)

ORSEOLO, aux Sénateurs.

Remettez-vous, seigneurs. (A Galieno.) Le trésorier vous attend.

(Galieno sort par le fond. — Agitation générale.)

ORSEOLO, les rassurant.

Je réponds sur ma tête de la tranquillité de l'État !

(On se retire.)

SCÈNE XIII.

ORSEOLO, puis ALBONE.

ORSEOLO, seul.

Ah ! le beau jour!... J'aurais attendu dix ans, j'aurais attendu vingt ans cette vengeance !

ALBONE, entrant et allant à lui.

Mon père!... que se passe-t-il donc?... On s'agite dans le palais comme à l'approche d'un malheur !

ORSEOLO.

Réhabiliter Marino Faliero, c'était flétrir notre race, n'est-ce pas?...

ALBONE.

Quoi! le général ?...

ORSEOLO.

Non, Galieno Faliero!

ALBONE.

Un Faliero?

ORSEOLO, comme se parlant.

Ah! il ose relever la tête du mort comme un étendard... Eh bien! tête du vivant et tête du mort, j'abattrai tout!

ALBONE, portant la main à son cœur.

Mon Dieu!

ORSEOLO, à Albone, sans s'apercevoir de son émotion.

Retourne au palais, mon devoir me retient encore ici ! (A part.) Allons, Morosina, à mon aide, maintenant, à mon aide !

(Il sort. — Entre Galieno.)

SCÈNE XIV.

GALIENO, ALBONE.

GALIENO, sans voir Albone.

Enfin !... — Je me suis contenu par orgueil !... Comme ils sont rampants et lâches devant cet homme ! — Les troupes payées, je pars ! — Ah ! c'est fini ! — Oui, je pars... je m'exile... nous verrons après !

ALBONE.

Adieu, général !

GALIENO.

Est-ce une dernière insulte?

ALBONE.

Les femmes doivent enseigner la paix et l'oubli. Votre main, général !

GALIENO, lui tendant la main.

C'est la main d'un Faliero... la voulez-vous ?

ALBONE, lui serrant la main.

Dieu vous garde, Faliero !

(Elle sort. — Spolatre est entré depuis un moment.)

SCÈNE XV.

GALIENO, SPOLATRE.

GALIENO, suivant Albone des yeux.

La noble enfant ! — Mais n'importe, une larme de pitié ne doit pas éteindre ma colère !... N'importe, le sang rebelle des Falieri coule menaçant dans mes veines... et ce que je n'ai pu obtenir par la prière, je l'aurai par l'audace, dont je suis fils, et qui fait à ses enfants de beaux triomphes ou de belles morts !... (Se retournant vers le voile noir.) Ah ! voile maudit ! voile maudit !

(Il se trouve en face de Spolatre accoudé au mur.)

SPOLATRE, sans bouger, drapé dans son manteau.

Votre tête ne tient qu'à un fil, mon gentilhomme, réfléchissez.

GALIENO.

Qui es-tu ?

(Pause.)

SPOLATRE, s'avançant. Bas.

Je suis un homme qui peut mourir pour toi comme son aïeul est mort pour ton aïeul, et comme son père serait mort pour le tien !

GALIENO.

Tu parles à l'héritier de Marino Faliero, le sais-tu?

SPOLATRE.

Je suis l'arrière-petit-fils d'Israël Bertuccio!

GALIENO.

Non, tu mens !

SPOLATRE.

Alors, je m'appelle la vengeance, je m'appelle une armée, je m'appelle les rebelles de Segna !

GALIENO.

Toi?

SPOLATRE.

Je fais partie d'une légion de désespérés sur laquelle des épées aussi vigoureuses que la tienne se sont émoussées. Soldats terribles qu'on croit abattre, mais qui se relèvent soudain avec plus d'audace et de succès. On nous chasse des villes, nous avons les mers; on nous dispute la mer, nous avons des montagnes impraticables et des rochers inaccessibles où le pied humain hésite, où la tête tourne!... C'est de là que nous descendons comme des avalanches ; c'est de là que nous tombons comme la foudre ; c'est de là que nous ouvrons nos ailes farouches comme les vautours, et que partent nos vaisseaux qui sillonnent les deux mers, portant des richesses à éblouir Venise et à fatiguer sa convoitise!

GALIENO.

Tu mens !

SPOLATRE.

Nous aimons à recruter nos soldats, nos chefs surtout, parmi ceux qui nous ont le plus rudement combattus... ceux devant lesquels nous avons presque tremblé. Voilà pourquoi je m'adresse à toi. Veux-tu être notre chef, je serai ton lieutenant, le veux-tu?

GALIENO, à part.

Cet homme est fou !

SPOLATRE, écartant son manteau, sous lequel on remarque deux épées en croix.

Tu doutes encore?... regarde !

GALIENO.

Un Uscoque?... toi?

SPOLATRE.

Je t'ai parlé d'une armée, voilà pour ton orgueil ; je t'ai parlé de nos richesses, voilà pour tes plaisirs ; je te parle maintenant de ta vengeance!

GALIENO.

Va-t'en !

SPOLATRE, continuant.

Dans trois mois, comme syndic de Saint-Marc, Orseolo quit-

tera Venise et ira visiter les villes de l'État de terre et de mer : le Frioul, par exemple, l'Istrie, la Dalmatie, les iles de Céphalonie, de Zante et de Cérigo. — Nous sommes tout-puissants de ces côtés. — Sa fille l'accompagnera. — Les vois-tu dans tes mains, vaincus, effarés, humiliés et criant merci?

GALIENO, à part.

La revanche serait trop belle, c'est un espion!

SPOLATRE.

J'attends ta réponse?

GALIENO.

Cherche tes dupes ailleurs!

SPOLATRE.

Tu me fais l'honneur de me croire un espion?

GALIENO, élevant la voix.

Mon bras appartient à Venise!

SPOLATRE, à part.

Me serais-je fourvoyé? (Haut.) Encore une fois, veux-tu être notre chef?

GALIENO.

Pas un mot de plus!

(Il lui tourne le dos.)

SPOLATRE, à part.

Décidément je me suis fourvoyé! (Regardant autour de lui.) Il a mon secret!... plus encore, le secret de mes amis!... nous sommes perdus s'il se réconcilie jamais avec le sénat! (Tirant son poignard.) C'est lui qui l'aura voulu!...

(Il va pour le frapper; mais Morosina, qui vient d'entrer, lui retient le bras.)

MOROSINA, lui retenant le bras.

Un instant!...

(Spolatre laisse tomber le poignard.)

GALIENO, à Spolatre.

Tu voulais m'assassiner?

SPOLATRE.

Je me serais gêné, un traître à qui je me confie!

GALIENO.

Tu voulais vraiment m'assassiner?... (Lui tendant la main.) Alors, touche là, je suis ton homme!

SPOLATRE, lui serrant la main.

Vive la vengeance, et part à deux!

MOROSINA, s'avançant.

Part à trois! (Mouvement de Galieno.) J'ai tout entendu... emmène-moi ou tue-moi!

GALIENO, lui offrant le bras.

Tu es charmante!

MOROSINA, à part.

Je le tiens!

GALIENO, à Spolatre.

Viens!

SPOLATRE, bas, en apercevant Orseolo qui paraît dans le fond.

Je vous suis!

(Galieno sort avec Morosina.)

SCÈNE XVI.

ORSEOLO, SPOLATRE, puis RASPO.

ORSEOLO, à part, en suivant Morosina des yeux.

Une vraie sirène... (Réfléchissant.) Oui... mais un esprit fantasque et un cœur mobile...—J'aurais dû écouter. (Appelant.) Raspo!

(Raspo entre.)

ORSEOLO, à Raspo.

Je te recommande cette femme et cet homme.

SCÈNE XVII.

RASPO, SPOLATRE, ORSEOLO.

RASPO, bas, à Spolatre.

A la besogne!

SPOLATRE.

Est-ce qu'on jouera du couteau?

RASPO.

Peut-être!

SPOLATRE, jouant la peur.

Ah! diable!

RASPO.

On s'habitue à tout. Allons, viens.

SPOLATRE, à part.

L'imbécile!

(Ils sortent.)

ORSEOLO, s'avançant.

Orseolo et Faliero!... —Les morts m'ont transmis leur haine, j'obéis aux morts.

ACTE II.

L'esplanade de la forteresse des Uscoques dans les montagnes de Segna. — La partie gauche du fond est coupée en plan oblique par une tour crénelée, dont la grande porte ouverte laisse voir une salle basse où des Uscoques attablés jouent à la lueur fumeuse des torches. — Au fond, la mer. — A droite, un parapet commençant au premier plan, se terminant au quatrième par un chemin étroit et accidenté qui communique à la montagne. — Des sentinelles dans le fond et devant le chemin. — Avant le lever du rideau, on entend des rires et des chants. — Le rideau se lève sur la fin d'une immense ronde.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPOLATRE, BRIANI, MOROSINA, LA CINGARE, LES USCOQUES, LES BOHÉMIENNES.

(Morosina est dans le fond, accoudée sur le parapet et regardant la mer. — La Cingare est assise à droite, elle est rêveuse. — Les Uscoques chantent en chœur pendant que les Bohémiennes dansent.)

MOROSINA, à part.

Il ne revient pas!...

BRIANI, un Uscoque, montrant la Cingare qui sort de sa rêverie.

Regardez la Cingare, la sibylle de Segna... nos chants ont réveillé le dieu en elle... elle va parler!

LA CINGARE, allant à Morosina, bas.

Pourquoi ne m'interroges-tu pas, au lieu d'interroger le ciel et la mer?

MOROSINA.

Je n'ai pas foi en toi, bohémienne.

LA CINGARE, blessée.

Ah!... (Faisant une pirouette.) Nous verrons, nous verrons!...

(Pas des Bohémiennes. — La Cingare danse avec elles.)

BRIANI, aux Uscoques.

Elle va nous dire notre bonne aventure...

LA CINGARE, tout en dansant, à l'un des Uscoques.

Tu seras pendu! (On rit. — A un autre.) Toi... marié!... (A Morosina, toujours en dansant.) Tu es jalouse, méfie-toi des yeux bleus!

(Elle achève son pas au milieu du théâtre, entourée par les Uscoques qui chantent en chœur et dansent en rond autour d'elle.)

LA CINGARE, à Ottofax, dansant seule.

Le jeu te perdra!...

OTTOFAX.

Bah! la vie est longue!

LA CINGARE.

La vie est courte!

BRIANI, à la Cingare.

Et la mienne?...

LA CINGARE, dansant.

La tienne surtout! (A Morosina.) Tu es jalouse, défie-toi des filles de Venise!...

(Chœur et danse autour de la Cingare.)

SCARPA, accourant.

Alerte! alerte! la sentinelle du grand rocher vient d'être précipitée dans la mer.

(Les Uscoques se précipitent vers le parapet et regardent.)

MOROSINA, retenant la Cingare.

Pourquoi m'as-tu parlé comme tu viens de le faire?...

LA CINGARE.

Pourquoi es-tu moins triste de l'absence du capitaine Noir que du nom qu'il a laissé échapper en rêve voilà dix jours?...

MOROSINA, vivement.

Le nom d'Albone!... Eh bien?...

LA CINGARE, s'éloignant en dansant.

Pourquoi?... Pourquoi?

MOROSINA, à part, en portant la main à son cœur.

Ah! mon Dieu!

BRIANI, du fond.

Ce sont sans doute les Martelosses! aux armes!

LES USCOQUES.

Aux armes!

(Chacun se met sur la défensive.)

SPOLATRE, entrant, aux Uscoques.

Enfants, c'est une fausse alerte. Jean le Dalmate, la sentinelle du grand rocher, dormait, le pied lui a manqué, il s'est fracassé la tête en tombant. Continuez...

BRIANI.

Allons, mes bohémiennes, un dernier pas pour notre lieutenant.

(Spolatre va s'asseoir. — Danse des Bohémiennes, qui se termine par un groupe mêlé d'Uscoques. — Fanfares au dehors.)

BRIANI.

Qu'est-ce que cela?...

SPOLATRE.

Ce doit être le commissaire autrichien. Va t'en assurer.

(Briani sort par le fond. — Tout le monde remonte la scène.)

MOROSINA, *à la Cingare.*

Le capitaine Noir reviendra-t-il bientôt?

LA CINGARE.

Aujourd'hui... tout à l'heure... une femme est avec lui... prends garde!...

(*Elle se sauve en dansant. — Fanfares. — Briani revient.*)

BRIANI, *revenant.*

Tu avais raison, lieutenant, c'est l'envoyé de l'archiduc!

SPOLATRE, *aux Bohémiens et aux femmes.*

Allons, vite, enlevez ces ballots... Vous devez être d'ailleurs demain à la foire de Segna... Vendez au prix que vous pourrez.... Vite, vite! le commissaire ne doit pas voir ces marchandises ici!

(*On enlève les ballots.*)

SPOLATRE, *aux Bohémiennes.*

Continuez, vous autres, ça ne vous regarde pas!

(*Chœur et danse. Après le pas, les Bohémiennes se retirent.*)

SPOLATRE.

Baissez le pont-levis.

BRIANI, *criant.*

Baissez le pont-levis!

MOROSINA, *rejoignant la Cingare.*

Oui, tu l'as dit, bohémienne, je suis inquiète, j'ai peur, ce rêve m'a troublée!

LA CINGARE, *dansant.*

Un rêve, non, une réalité!

MOROSINA.

Tiens, voici, ma bourse... ah! prends-la, et dis-moi ce que j'ai à faire?

LA CINGARE, *promettant.*

Tu ne me crois pas!

MOROSINA, *à la Cingare.*

Ah! par pitié, parle!

LA CINGARE, *même jeu.*

Tu ne me crois pas!

(*Elle se sauve dans la salle basse.*)

MOROSINA, *à part.*

Oh!

(*On introduit Landsdorff.*)

SCÈNE II.

SPOLATRE, LANDSDORFF, BRIANI, MOROSINA, *dans le fond.*

LANDSDORFF, *à la cantonnade.*

Attendez-moi à l'entrée du pont. (*A Briani.*) Le capitaine Noir?

BRIANI.

Absent.

LANDSDORFF.

J'aurais dû m'y attendre. Il doit être où l'on incendie les flottes de Venise. — Le commandant de la forteresse?

SPOLATRE, *s'avançant.*

C'est moi.

LANDSDORFF, *à part.*

Spolatre!... j'aime mieux cela!

(*Briani entre dans la salle basse.*)

SPOLATRE, *bas à Landsdorff.*

Vous, seigneur Landsdorff?... Que se passe-t-il donc?

LANDSDORFF.

J'ai usé de toute mon influence sur l'archiduc pour être chargé de la mission qui m'amène parmi vous. J'aime mieux vous parler en secret, nous nous entendrons plus facilement.

SPOLATRE.

Alors, par ici!

(*Ils disparaissent à gauche.*)

SCÈNE III.

MOROSINA, *seule.*

MOROSINA, *s'asseyant, absorbée.*

Ah! ce rêve!... Albone!... il a murmuré ce nom avec tant d'amour!.. — Quel droit ai-je sur lui, d'ailleurs?... que m'a-t-il promis?... Les fantaisies seules du caprice nous ont entraînés l'un vers l'autre!... Est-ce sa faute à lui si je me suis laissé prendre au vertige de sa destinée, à ce qu'il y a d'aventureux dans sa vie, et si Dieu a choisi mon cœur pour me châtier, en me faisant adorer l'homme dont j'avais juré la perte?... Je commence à rougir de moi!.... comme je l'aime!... — J'étais si calme tantôt!... — (*Se levant.*) Ah! cette bohémienne!... (*D'un air menaçant.*) Ah! la femme qui viendrait se placer entre mon bonheur et moi!...

(*Spolâtre revient avec Landsdorff, qu'il reconduit jusqu'au chemin.*)

SPOLATRE, *à Landsdorff en le reconduisant.*

Oui, arrangez cette affaire dans les intérêts de l'archiduc et dans les nôtres. Notre générosité ne sera pas au-dessous du service que vous nous rendrez.

(*Landsdorff sort. — Briani revient avec les Uscoques.*)

SCÈNE IV.

SPOLATRE, BRIANI, MOROSINA, LES USCOQUES.

SPOLATRE, *aux Uscoques.*

L'archiduc, au nom de l'Autriche, nous somme de lui livrer notre chef, le capitaine Noir... cet homme mystérieux, comme ils l'appellent, qu'on retrouve derrière toutes les tempêtes et dans toutes les batailles, et qui a fait de nous presque un peuple... J'ai répondu que nous mourrions jusqu'au dernier avant de commettre une pareille lâcheté!

BRIANI.

Bien répondu, lieutenant. On nous paye pour défendre ces frontières, nous les défendons. Mais nous sommes libres, et nous ne relevons que de nous.

UN USCOQUE.

Nous le prouverons au besoin!

TOUS.

Oui! oui!

SPOLATRE.

Je sais qu'on peut compter sur vous. — Scarpa n'est pas de retour?

SCARPA, *arrivant.*

Voilà, lieutenant, voilà!

SCÈNE V.

LES MÊMES, SCARPA.

SPOLATRE.

Eh bien?

SCARPA.

Tout est prêt, lieutenant: les armes, les munitions, les fustes de guerre, toute la réserve enfin.

BRIANI.

La réserve?... le capitaine court-il quelque danger?

SPOLATRE.

Non. Il médite, au contraire, une grande entreprise qu'il vous confiera à son retour de l'île de Véglia.

BRIANI.

Orseolo est en tournée de ce côté, n'est-ce pas?

SPOLATRE.

Oui, comme syndic de Saint-Marc.

BRIANI.

Ah! le vieil ours!... si nous pouvions lui mettre la main dessus!

UNE VOIX, *au loin.*

Ho! hé! lieutenant, ho! hé!

SPOLATRE, *à Briani.*

La sentinelle de la haute tour! (*A la Sentinelle.*) — Quels signaux?

LA VOIX.

Lovrana s'allume!

SPOLATRE, *aux Uscoques.*

C'est Ottofax et le capitaine Noir!

LA VOIX.

Les feux répondent d'orient en occident, de monts en monts, et se répètent sur la grande roche de Segna!

SPOLATRE.

Ils sont victorieux!

(*Mouvement général.*)

UNE VOIX, *très au loin.*

Qui vive?

OTTOFAX, *au dehors, répondant.*

Segna et le capitaine Noir.

UNE AUTRE VOIX, *presque à l'entrée de la forteresse.*

Qui vive?

OTTOFAX, *au dehors.*

Segna et le capitaine Noir.

SPOLATRE.

C'est Ottofax!... — Le voilà!

MOROSINA, *à part.*

Ottofax!...

(*Ottofax entre.*)

SPOLATRE, *serrant la main d'Ottofax.*

Sois le bienvenu!

OTTOFAX, *aux Uscoques.*

Bonjour, mes enfants!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, OTTOFAX.

MOROSINA, *vivement, à Ottofax.*

Et le capitaine?...

OTTOFAX.

Le capitaine?... il est resté en arrière pour défendre l'entrée des canaux. (Aux Uscoques.) Triomphe complet! des prises excellentes : de l'or, des étoffes de soie et des prisonniers de la plus belle eau!

MOROSINA, à Ottofax, vivement.

Des prisonniers?... Des femmes peut-être?

OTTOFAX.

Plusieurs. Une entre autres qui porte la tête plus haute que la cathédrale de Venise. — Elle prétend que son nom n'est pas fait pour être prononcé par des bandits comme nous. On amène les prisonniers par la montagne.

SPOLATRE.

Orseolo en est-il?

OTTOFAX.

Non, le vieil ours nous a échappé!

(Mouvement de désappointement.)

MOROSINA, à Ottofax.

Cette femme est jeune?

OTTOFAX.

Dix-huit ans!... (Aux Uscoques.) Nous nous sommes battus trois heures durant. L'île de Véglia était sens dessus dessous. On se battait dans les rues, dans les caves, sur les toits. C'était superbe!

MOROSINA, à Ottofax, même jeu.

Belle?

OTTOFAX.

La bataille?

MOROSINA.

Non, cette femme?

OTTOFAX.

Elle a quelque chose dans l'air qui lui tient lieu de beauté. (A Spolatre.) Enfin, nous avons brûlé Véglia par-dessus le marché.

MOROSINA, même jeu.

Le capitaine l'a-t-il remarquée?

OTTOFAX.

Qu'on brûlait Véglia?... Pardieu!... il se jetait dans l'incendie comme une salamandre et se battait comme un enragé!

MOROSINA.

Je te parle de cette femme?

OTTOFAX.

C'est différent. Le capitaine ne l'a même pas vue. Il est resté sur sa fuste, moi dans la mienne avec les prisonniers.

SCARPA, paraissant au fond, et parlant à la cantonnade.

Allons, arrivez donc!

SPOLATRE, remontant la scène.

Les voici!

(On introduit les Prisonniers, parmi lesquels se trouve Albone, calme et digne.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALBONE, LES PRISONNIERS.

ALBONE, à part.

La mort n'est rien, la honte seule est à craindre. Mes aïeux pourront me regarder vivante et m'admirer morte.

OTTOFAX, aux Uscoques qui conduisent les Prisonniers.

Les hommes dans la tour de l'Ouest... les femmes dans cette salle basse... C'est l'ordre du capitaine Noir.

(On emmène les prisonniers.)

MOROSINA, arrêtant Albone.

Regardez-moi donc?... (A part.) Oui, on peut l'aimer! (Haut.) Comment vous nommez-vous?

ALBONE, avec hauteur.

Moi?

MOROSINA.

Oui, vous!... Eh! pardieu, oui, vous!... Votre nom?

ALBONE, fièrement.

Albone.

MOROSINA, troublée.

Albone?... Vous vous nommez Albone?...

ALBONE.

Eh bien?...

MOROSINA, se contenant.

Ah! soyez tranquille, je m'en souviendrai. — Votre nom de famille?

ALBONE.

Je me nomme votre prisonnière.

MOROSINA.

Dieu me pardonne, tu railles?

ALBONE.

La raillerie sied plutôt au vaincu que l'outrage au vainqueur.

MOROSINA.

Les vaincus sont ceux que Dieu condamne!

ALBONE.

Les vainqueurs sont souvent ceux que Dieu éprouve!

MOROSINA, menaçante.

Ah! prends garde!

ALBONE.

A quoi?... — J'ai deviné votre haine en entrant.

MOROSINA, à part.

Allons, la lutte s'engage!

(Elle passe à droite. — Eriani fait signe à Albone de le suivre.)

OTTOFAX, arrêtant Albone.

Tudieu! elle ne me déplairait pas!

MOROSINA, aux Uscoques, en riant.

Ottofax a du goût... Il devine d'un coup la femme ou la maîtresse qu'il lui faut!

ERIANI.

Eh! un instant!... Ottofax a déjà été sept ou huit fois marié depuis que je le connais!

(Les Uscoques font un mouvement vers Albone.)

ALBONE, à part.

Oh! ces hommes me font peur!

MOROSINA, à part, avec joie.

La lutte s'engage!

OTTOFAX, le verre en main.

A la santé de la nouvelle venue!

TOUS, prenant leur verre.

Oui, à boire!

(Les Vivandières leur versent à boire.)

ALBONE, à part.

Ah! mon Dieu!

(Elle passe à droite et se trouve en face de Morosina.)

MOROSINA, bas à Albone.

De vraies brutes quand ils sont ivres!

(Elle s'éloigne un peu; Albone passe à droite.)

LA CINGARE, au fond, à Morosina.

Pas toujours!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA CINGARE.

MOROSINA, à part.

Ah! cette Bohémienne! (Aux Uscoques.) Pour fêter le retour d'Ottofax et la dernière victoire du Capitaine, je serai votre échanson, moi. (Leur versant à boire.) Vive le Capitaine et vive le vin : d'où qu'il vienne, le vin, de Chypre, d'Espagne ou de France, c'est la terre qui le parfume et c'est le soleil qui le dore... Vive le vin!

ERIANI, à Spolatre.

Viens-tu boire, lieutenant?

SPOLATRE.

Eh! certainement...

LA CINGARE, à Spolatre, avec intention.

Ne bois pas... Spolatre!

ALBONE, faisant un mouvement.

Spolatre! (Allant à lui.) Vous vous nommez Spolatre?

SPOLATRE.

C'est mon nom!

(Il descend à droite.)

MOROSINA, aux Uscoques, en leur versant à boire et en désignant Albone.

Oui, elle est charmante!... — adorable!... — divine!...

ERIANI, buvant.

Tous les vins se ressemblent, toutes les femmes se valent!

(On rit.)

ALBONE, bas à Spolatre.

Votre fils était employé à la grande verrerie de Murano, voilà trois ans, n'est-ce pas?

SPOLATRE.

D'où le savez-vous?

OTTOFAX, buvant. Aux Uscoques en désignant Albone.

Les femmes ne sont désirables qu'à travers le pétillement du vin!

ALBONE, même jeu.

Et un jour il a été condamné au supplice du fouet pour avoir cassé une glace destinée au roi d'Espagne, n'est-il pas vrai?

SPOLATRE, tristement.

Il est mort depuis, le cher enfant!

ALBONE.

Vous a-t-il parlé de l'inconnue qui l'avait sauvé du châtiment?

SPOLATRE.

Cette inconnue?...

ALBONE.

C'est moi!

SPOLATRE.

Vous!

OTTOFAX, désignant Albone.

Je prends celle-là!

SPOLATRE, à Albone.

Vous!...

(Il l'a fait vivement passer à sa gauche.)

OTTOFAX, à Briani, qui la retient.

Quoi!... nous avons tous les mêmes droits... Jouons-la aux dés!

TOUS.

C'est cela, aux dés!

MOROSINA, à part.

Galieno ne descendra jamais jusqu'à être le rival de ces gens-là!

(Ottofax et Briani s'asseyent par terre et jouent ; les Uscoques forment un rond autour d'eux.)

ALBONE, vivement, à Spolatre.

Je ne vous demande pas la vie, je vous demande de sauver mon honneur!

SPOLATRE, à Albone.

Que voulez-vous dire?

ALBONE.

Je veux dire que la mort m'effraye moins que la honte et que je mourrai en vous bénissant... Je veux dire que je serai la proie de ces hommes, et que ce serait lâche et misérable à vous de ne pas me tuer!

BRIANI, se levant.

Perdu!...

ALBONE, à Spolatre.

Ah! regardez-les! regardez!... Vous me frapperez au premier appel que je ferai, n'est-ce pas?

SPOLATRE.

Vous le voulez?...

ALBONE, tombant à ses pieds.

Je t'en prie à genoux!

SPOLATRE.

Relevez-vous, ce sera fait! (A part.) Dieu me comptera cette bonne action.

OTTOFAX, se levant.

J'ai gagné!

MOROSINA.

Et les dettes de jeu sont sacrées!

BRIANI, à Ottofax.

Allons, elle t'appartient!

ALBONE, à part.

Mon Dieu, recevez mon âme! (S'avançant vers Spolatre en lui présentant sa poitrine.) Frappe!... frappe donc, le voilà!

SPOLATRE.

Eh bien! non! (Repoussant Ottofax qui s'approche d'Albone.) Allons, arrière! Je prends cette jeune fille sous ma protection... je la défendrai même contre vous, je veux la sauver!

(Murmures.)

MOROSINA, à part.

Oh!

OTTOFAX, menaçant.

Et de quel droit?

SPOLATRE, froidement.

Du droit que j'ai de ne pas être une bête fauve comme toi.

OTTOFAX, tirant son couteau.

Ah! tu veux jouer du couteau?... c'est bien!

(Il se prépare au combat.)

ALBONE, à Spolatre.

Non, non!... vous pourriez succomber, et je serais encore à leur merci!... non, tuez-moi plutôt... au nom du ciel, tuez-moi sur-le-champ, tuez-moi!

SPOLATRE.

Soyez tranquille, il y a aussi un Dieu parmi nous.

OTTOFAX, à Spolatre.

Sais-tu bien, Spolatre, que tu m'ennuies?

SPOLATRE.

Sais-tu bien, Ottofax, que tu me fatigues?

(Rire général.)

OTTOFAX, s'avançant.

Sais-tu bien que je suis de ceux qui ont pillé la frégate du comte de Zara après avoir cloué les mariniers sur le tillac?

SPOLATRE, le repoussant.

Au large!

OTTOFAX.

Je suis ton aîné dans la bande et j'ai fermé la bouche à plus d'un vantard comme toi!

SPOLATRE, froidement, en lui montrant son poignard.

Je suis ton cadet, mais j'ai les dents longues.

OTTOFAX, se mettant en garde.

Voyons ça!

SPOLATRE, de même.

Voyons!

(Ils se battent. — Les Uscoques les entourent avec curiosité.)

MOROSINA, à part.

Spolatre, ma malédiction pèse sur ton poignard!

(Spolatre porte un coup de couteau à Ottofax, celui-ci pare avec son manteau. Applaudissements.)

ALBONE.

Oh! mon Dieu! protégez mon défenseur, protégez-le!

(Même jeu des combattants. Nouveaux applaudissements. — En ce moment paraît Galieno : il est masqué et enveloppé dans un manteau noir. — Il passe lentement et silencieusement, en jetant à chacun un regard impassible et hautain. — Les couteaux tombent comme par enchantement.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GALIENO.

TOUS.

Le capitaine Noir!

MOROSINA, à part.

Elle m'échappe!

GALIENO, aux Uscoques froidement.

On vous retrouve donc toujours les griffes dehors? (Il ôte son masque.) — Et toi aussi, Spolatre? — Qu'est-ce que cela signifie, enfin?

ALBONE, à part, en reconnaissant Galieno.

Galieno! lui!

MOROSINA, à Galieno, vivement.

Ce n'est rien, le sang leur est monté trop vite à la tête, voilà tout! — Viens t'asseoir!

(Elle le conduit du côté opposé à Albone.)

ALBONE, à part.

Un Faliero!

(Galieno est vêtu de noir; il porte à sa ceinture l'écharpe du premier acte. — Il s'assied à gauche.)

MOROSINA, bas à Briani en lui montrant Albone.

Emmène cette femme!

(Briani veut obéir, mais Spolatre l'arrête et se dirige vers Albone.)

ALBONE, à part, en regardant Galieno.

Le chef de ces bandits!... Oh! je lui avais rêvé une autre destinée, mon Dieu! (A Spolatre, qui veut la conduire dans la salle basse.) Je voudrais parler à votre chef!

SPOLATRE.

Plus tard, venez!

ALBONE.

Plus tard... vous me le promettez?

SPOLATRE.

Oui!

(Il l'emmène. — Les Uscoques entrent dans la salle basse.)

SCÈNE X.

GALIENO, MOROSINA.

GALIENO, après avoir bu un verre de vin, à Morosina.

C'est un beau métier que le métier des armes... mais le repos est toujours le bienvenu après le combat!

MOROSINA.

Tu n'es pas blessé, au moins?

GALIENO, souriant.

Parbleu, non!... Les anges et les diables veillent sur moi.

MOROSINA, avec un sourire moitié amer.

Et ta fameuse écharpe aussi?... Tu tiens donc bien à cette écharpe?

GALIENO.

Oh! ne ris pas, elle me porte bonheur.

MOROSINA.

Tu ne l'avais pourtant pas à Rogosvizza?

GALIENO, lui serrant la main.

Tu étais près de moi!

MOROSINA, émue.

Tu t'en souviens?... On dit que j'étais belle sous le manteau de guerre?—Ah! je marchais bravement à tes côtés, exaltée par l'amour plus encore que par le courage... et j'atteste Dieu qu'en recevant le coup d'épée qui t'était destiné, j'ai plus souffert du mal que tu aurais eu que de la douleur que j'éprouvais!

(Galieno se lève.)

GALIENO, la baisant au front.

On sait que tu es une lionne, ma belle!

MOROSINA.

M'aimes-tu?

GALIENO.

Si je t'aime?... Comment ne t'aimerais-je pas?... J'avais toujours rêvé d'unir ma vie à celle d'une femme vaillante, intrépide, généreuse, et qui portât un front au niveau des orages de ma destinée. Cette femme, je l'ai trouvée en toi. Ton âme, comme la mienne, a été trempée aux sources ardentes du malheur et de l'expérience. Oui, je t'aime... je t'aime comme un souvenir... je t'aime comme un danger!...

MOROSINA.

Oh! moi aussi je t'aime!... comme mon salut!

(En ce moment, tumulte et cris dans la salle basse où Jacopo, Briani et Ottofax, entourés d'Uscoques, jouent aux dés.)

BRIANI, se levant menaçant.

Misérable! tu mens!

JACOPO, se levant à son tour.

Tu m'as volé, te dis-je! tu m'as volé!

BRIANI, portant la main à son poignard.

Ne répète pas ce mot, ou tu es mort!

JACOPO.

Voleur! voleur! voleur!

BRIANI, le frappant.

Meurs donc!

JACOPO, tombant.

Ah!...

(On l'entoure. Une partie des Uscoques revient en scène.)

MOROSINA, se pressant contre Galieno.

Ah! mon Dieu!

GALIENO.

Un meurtre!... (Montrant Briani.) Arrêtez cet homme!—Emportez le blessé!

SPOLATRE, s'avançant.

Il est mort, capitaine!

MOROSINA, à part.

Horrible!

GALIENO, comme se parlant.

Encore un crime!... encore du sang!...

OTTOFAX, montrant Jacopo étendu par terre.

C'était un brave. Les laboureurs vivent de la terre, et on les confie à la terre après leur mort; les Uscoques vivent de la mer, et c'est à la mer profonde à les garder.—Allons!

(Deux Uscoques emportent le mort et se dirigent vers la mer.)

SPOLATRE, les arrêtant.

Un instant, vous autres! (On dépose le corps par terre.) Qu'on tue ou qu'on assassine un Turc, c'est bien; qu'on dépouille ou qu'on vole un Vénitien, c'est encore bien; mais entre nous, non!... Jacopo n'avait pas tort... Son sang crie vengeance! (A Galieno.) Le mort demande justice contre le vivant!

GALIENO.

Tu parles en honnête homme, Spolatre.

OTTOFAX.

Tu approuves Spolatre, capitaine?... Mais sais-tu bien ce qu'il demande?...

GALIENO, gravement.

Il demande, selon la coutume ancienne, que le meurtrier soit lié à sa victime, que le vivant soit attaché au mort... Il demande qu'on les jette l'un et l'autre à la mer, et que la même vague les recouvre, et que la même tempête les emporte.... voilà ce qu'il demande.

OTTOFAX.

Eh bien?

GALIENO.

Eh bien! justice sera faite!

(Rumeurs.)

OTTOFAX.

Jacopo a été le plus faible, il a succombé, c'est un malheur!

GALIENO.

C'est un crime.

BRIANI, à Galieno.

Mais c'est ma mort que tu ordonnes?

GALIENO.

Tu as volé!

BRIANI.

Tu oublies mes services!

GALIENO.

Tu as assassiné!

LES USCOQUES, mécontents.

Capitaine!

GALIENO.

Il a volé, et je ne veux pas de voleur parmi nous! (Murmure.) Il a assassiné, et je ne veux pas d'assassin parmi nous!—Obéissez!

(Nouveaux murmures.)

MOROSINA, bas à Galieno.

Ah! prends garde... On soumet les lions, mais ils dévorent souvent la main qui les a domptés!

GALIENO, aux Uscoques rebelles.

Vous m'avez entendu, obéissez!

(Cris de rébellion, rumeurs menaçantes.)

MOROSINA, à Galieno, avec terreur.

Galieno!

GALIENO, aux Uscoques.

Obéissez!

LES USCOQUES, s'avançant vers lui menaçants.

Capitaine!

MOROSINA, d'une voix suppliante.

Galieno! Galieno!

GALIENO, impassible.

Obéissez!

(Les rebelles courbent la tête et reculent sous le regard et le geste impérieux de Galieno.—On emmène Briani.)

MOROSINA, à Galieno.

Ah! viens de ce côté!

GALIENO, à Morosina.

On ne les plie pas, ces hommes, on les brise!

MOROSINA.

Oh! quelle rudesse d'instinct et quelle sauvagerie d'idées!

SPOLATRE.

L'écorce est rude, mais l'arbre est bon.

(On entend un cri.—Les Uscoques qui ont emmené Briani reviennent.)

OTTOFAX.

Justice est faite, capitaine!

(Pause. — Les Uscoques forment des groupes, Galieno passe lentement parmi eux tout en leur parlant.)

GALIENO, sèchement.

En six mois, j'ai fait de vous une armée. J'ai fait de vous des hommes. J'ai fait de vous presque des héros. Je vous ai relevés, disciplinés, enrichis. J'ai fait de cette montagne une forteresse imprenable. Ou plutôt, comptez nos batailles; comptez nos victoires : en six mois, les Turcs repoussés, les Martelosses battus, l'Autriche étonnée, l'Espagne incertaine, la Hongrie et Venise intimidées; — en six mois, dix galères vénitiennes, vingt-deux fustes de guerre, des centaines de galiotes, de grips et de marsilianes coulés, pillés, brûlés!... Si vous avez eu de meilleurs capitaines que moi, vous pouvez encore en trouver parmi vous, cherchez!

OTTOFAX.

Nous n'avons pas dit cela, capitaine.

TOUS.

Non, non.

MOROSINA, à part.

Il les domine comme il m'a dominée!

GALIENO.

Nous avons nos tanières comme les tigres, nous avons nos aires comme les vautours, c'est bien!... Mais je veux avoir les ailes de l'aigle, et je veux vivre en lion.... — Le voulez-vous comme moi?

TOUS.

Nous le voulons!

MOROSINA, à part.

Comment ne pas l'aimer?

GALIENO.

Alors, écoutez, vous êtes dignes des destinées que j'ambitionne pour vous. —On nous appelle les transfuges... Eh bien! soit, les transfuges, puisque nous avons fui l'iniquité et l'oppression... les transfuges, soit, puisque nous sommes les dernières épées levées contre la tyrannie!

TOUS.

Oui, oui!

GALIENO.

Il y a un nid de tyrans dans le monde, c'est le sénat de Venise. Il y a un tribunal odieux qui maintient tout un peuple dans l'abrutissement et la misère, c'est le conseil des Dix. Eh bien! élevons nos colères, grandissons nos rancunes... et cette Venise exécrable, la Venise du conseil des Dix et des Trois, la Venise des sbires, des espions, du canal Orfano, des Plombs, du pont des Soupirs, toute cette Venise maudite, dispersons-la sous nos épées!

TOUS.

Oui! oui!

GALIENO.

A Venise!

TOUS.

A Venise!

MOROSINA, à part.

Que disent-ils?

SPOLATRE, parcourant les rangs.

Oui, à Venise!... Tout homme vaincu est une colère!

GALIENO, même jeu que Spolatre.

Oui, à Venise!... Tout homme opprimé est une vengeance!

SPOLATRE, même jeu.

Venise les porte dans ses flancs comme la nue porte la foudre!

GALIENO, même jeu.

L'explosion n'attend qu'un choc, l'incendie qu'une étincelle!

SPOLATRE.

Et toutes ces âmes comprimées éclateront dans la main qui les domine et foudroieront nos tyrans!...

GALIENO.

Nous serons l'étincelle, nous serons le choc, le voulez-vous?

TOUS.

Nous le voulons!

GALIENO.

C'est bien. — Voici ma main!

MOROSINA, s'élançant vers Galieno.

Imprudent!... Mais Venise ne se laissera pas surprendre.... mais le golfe est gardé... mais songe au double supplice auquel tu t'exposes, toi, le capitaine Noir et l'héritier d'un rebelle!

GALIENO, aux Uscoques.

Voici ma main!

TOUS.

Vive le capitaine Noir! Vive le capitaine Noir!

MOROSINA, à part.

Venise!.. Et Orseolo qui m'attend!... Et s'il allait devant lui me jeter au visage mon secret d'opprobre et de honte!

GALIENO, aux Uscoques.

Vous préviendres les autres chefs des frontières. Je vous rejoindrai à la douzième heure au château de Moscheuizza. Allez!

LES USCOQUES, s'éloignant.

Vive le capitaine Noir! Vive le capitaine Noir!

(Galieno les accompagne jusqu'à la sortie; en revenant il aperçoit Albone qui est en scène depuis un moment, appuyée au mur de gauche, immobile et absorbée.)

SCÈNE XI.

ALBONE, SPOLATRE, GALIENO, MOROSINA.

ALBONE, à part avec tristesse.

Un Faliero!

GALIENO, à part, en reculant.

Albone!

MOROSINA, au fond, à part.

Cette femme!

SPOLATRE, à part.

Elle écoutait!

GALIENO, à part, en descendant la scène.

Albone!

SPOLATRE, à Galieno.

Au nom des services que j'ai pu te rendre, capitaine, je te prie de ménager cette prisonnière. Elle a sauvé mon fils de la honte, et elle n'a pas un instant hésité à me demander la mort plutôt que de tomber vivante entre les mains d'Ottofax.

(Mouvement de Galieno.)

MOROSINA, descendant lentement la scène avec un sourire railleur.

Ce bon Spolatre!... Est-ce qu'on se fait tuer maintenant?... Les hommes se laissent peut-être prendre encore à ces sottises-là, mais nous! — Tenez, le vrai de tout ceci, c'est qu'Ottofax et Briani se la disputaient pour leur part de prise, et que je te la demande, moi!... Ah! j'y tiens!... j'en disposerai à mon gré. J'en ferai la femme d'Ottofax si je voux, ma servante s'il me convient, l'esclave des Martelosses, à qui je la vendrai s'il me plait... car cette femme nous a outrageusement bravés, humiliés, insultés, et que je la hais!... Me l'accordes-tu?

(Mouvement de Galieno. Albone se dirige lentement vers lui.)

ALBONE, à Galieno.

Pourquoi hésites-tu?

MOROSINA.

Tu me l'accordes, n'est-ce pas?

ALBONE.

Tu devrais couronner ta vie par cette dernière lâcheté.

MOROSINA, à Galieno.

Réponds! me l'accordes-tu?

ALBONE.

A quelles gens commandes-tu donc, si le respect au malheur et la pitié leur sont inconnus? A quelle femme donnes-tu asile, si celles que tu reçois provoquent à l'insulte de la faiblesse et au dédain de la pudeur? Dans quel lieu sommes-nous enfin, si, faible et sans défense, j'ai dû implorer la mort comme un bienfait en comparaissant devant toi?

MOROSINA.

J'attends!

GALIENO, après un moment d'hésitation.

Tu es libre!

MOROSINA, à part.

Oh!

SPOLATRE.

Merci, capitaine!

ALBONE, gravement.

Tu as fait ton devoir. Il y a des moments où Dieu personnifie dans la plus inconnue et la plus humble de ses créatures les malheurs de tout un peuple. Si ta volonté a chancelé devant la mienne, si ton front a pâli devant moi, c'est que ton pays te regardait par mes yeux et te parlait par ma bouche. Ce n'est pas moi que tu délivres, c'est Venise... Ce n'est pas avec moi que tu te réconcilies, c'est avec elle, ta patrie, ta mère!

GALIENO, d'une voix fiévreuse.

Il est trop tard!... Venise m'a chassé, je détruirai Venise!...

(Il remonte la scène.)

MOROSINA, à Albone.

Oh! ne secoue pas la tête!... Oui, Venise, cette ville maudite qui fait de ses patriciennes des courtisanes et de ses héros des bandits!

GALIENO, redescendant la scène.

Ma vengeance l'enveloppe déjà!... Regarde ces bannières, ce sont des bannières vénitiennes... Regarde ces galères qui brûlent à l'horizon, ce sont des galères vénitiennes... Regarde ces étoffes de soie et d'or, ces toiles, ces denrées, ces perles, ces diamants, c'est le commerce de Venise que je poursuis dans les deux mers et que je paralyse dans sa source!

ALBONE, désignant l'écharpe.

Si tu veux détruire Venise, pourquoi conserves-tu ce souvenir de ses enfants?

GALIENO, tressaillant.

Cette écharpe?... (La lui rendant.) Prends-la, je te la rends!

MOROSINA, à part.

Je respire!

ALBONE, prenant l'écharpe en soupirant.

Ah! je te plains!

GALIENO, d'une voix saccadée.

Oui, tu es libre... mais va leur dire que l'aigle plane sur eux!

MOROSINA, à part.

Enfin!

ALBONE, avec mépris.

Un aigle?... toi?... et que sont-ils... eux?... Quand tu serais le Coriolan vénitien, la belle gloire d'être l'imitateur d'un traitre! (Avec tristesse.) O Galieno, après avoir été le héros d'un peuple, te voilà Uscoque à Segna... après avoir commandé des armées glorieuses, tu marches avec orgueil confondu avec les pirates des deux mers... après avoir été noble, — noble entre les plus nobles; — soldat, le premier; — capitaine, le meilleur... tu te mêles à ces bêtes fauves, et tu ne vois pas qu'en foulant sous tes pieds nos bannières vénitiennes, c'est ta propre dignité que tu écrases, et qu'en souffletant ton pays, c'est ta propre mère que tu outrages!...

GALIENO, ému.

C'est bien!

MOROSINA, à part.

Oh! cette femme!

(Elle remonte la scène.)

ALBONE, continuant.

Venise a été injuste envers toi, mais tu es lâche envers elle; Venise t'a méconnu, mais tu la renies; Venise t'a chassé, mais tu la ruines mesquinement, traitreusement... tapi dans tes rochers comme un bandit!

(Mouvement de Galieno.)

MOROSINA, descendant la scène et venant se placer au milieu.

Oh! ces petites filles!... ça marche les yeux baissés dans les rues; ça ne montre que le bout des pieds en montant en gondole; ça s'agenouille aux églises dans le recueillement et la prière; ça ne tuerait pas une mouche sans avoir consulté son confesseur... mais, en revanche, tudieu! elles ont la langue dorée pour conseiller une lâcheté!

GALIENO.

Morosina!

MOROSINA.

Oui, retourne à Venise... va reprendre le joug de la honte... va tendre de nouveau ta joue à Orseolo, va, va!

ALBONE.

Va soutenir ton pays qui chancelle, va relever les colonnes en ruine du palais de tes pères!

MOROSINA, raillant.

Tes aïeux te suivront, va!...

ALBONE.

Tes aïeux?... s'ils sortaient de leurs tombes, où iraient-ils te chercher?... Viendraient-ils dans ce repaire?... Iraient-ils à Véglia, que tu as incendiée... à Rovigno, que tu as pillée?... Non! ils iraient te chercher sur les champs de bataille où ils ont illustré ton nom!

MOROSINA, raillant.

A l'escalier des Géants, par exemple!

ALBONE.

A Durrazzo, où triompha Vital Faliero!

MOROSINA, même jeu.

A Saint-Marc, dans la salle des portraits, d'où tu fus chassé comme un laquais, pour avoir voulu cacher dans ta gloire la dégradation de ton nom!

ALBONE, *continuant.*

A Zara, où Ordelafo Faliero mourut glorieusement!... à Rhodes, à Chypre, à Capo-d'Istrie, partout où ils ont triomphé!

MOROSINA.

Tes victoires valent les leurs!

ALBONE, *tristement.*

Tes victoires?... tes victoires sont des défaites, car ton pays en souffre, et les gondoliers de l'Adriatique ne les chanteront pas!

(*Elle remonte la scène en portant l'écharpe à ses yeux pour cacher ses larmes.*)

GALIENO, *à Albone.*

Ah!... — Rends-moi cette écharpe!

(*Elle lui rend l'écharpe.*)

MOROSINA, *à part.*

La Cingare a dit vrai!

(*Galieno fait signe à Spolatre de reconduire Albone.*)

SPOLATRE, *bas à Galieno.*

Si tu retournes à Venise, tu m'y retrouveras pour mourir avec toi ou pour te sauver.

(*Il va prendre Albone par la main.*)

ALBONE.

Galieno Faliero, au revoir!

(*Ils sortent.*)

GALIENO, *tombant assis à gauche.*

A quoi tiennent nos plus grands projets, si nos volontés se brisent au souffle d'une femme et si une enfant nous domine ainsi!

MOROSINA, *à part.*

Il l'aime!... il l'aime!... Ah! je le perdrai!... Oui, à Venise!... Tu auras ta proie, Jean Orseolo!

(*Depuis un moment la Cingare est en scène.*)

LA CINGARE, *à droite, en agitant son tambourin.*

Qui sait?

ACTE III.

La salle du conseil des Dix.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSEOLO, GÉRONIMO.

(*Orseolo est en scène, seul, assis à une table surchargée de papiers; il réfléchit, le coude appuyé sur la table et la tête dans sa main. — Géronimo entre.*)

GÉRONIMO, *à part.*

Encore là! (*A Orseolo, en s'avançant doucement.*) La lampe est épuisée, maître, dois-je la ranimer?...

ORSEOLO, *absorbé.*

Oui. (*Géronimo s'occupe de la lampe.*)

GÉRONIMO, *pesant sur les mots.*

J'ai déjà retourné cinq fois le sablier.

ORSEOLO, *absorbé.*

Je le sais.

(*Géronimo retourne le sablier.*)

GÉRONIMO, *avec intérêt.*

Le jour va paraître, seigneur, vous avez besoin de repos.

ORSEOLO.

C'est bien... (*Se croyant seul.*) Le repos!... Mon âme ne repose plus!... Si je dormais, comment saurais-je ce qui se passe?...— et savoir ce qui se passe, c'est tout!... (*Apercevant Géronimo.*) Qu'attends-tu?

GÉRONIMO.

J'attends Votre Excellence.

ORSEOLO.

Va-t'en. (*Géronimo sort.*)

SCÈNE II.

ORSEOLO, *seul.*

Ah! combien de nuits ai-je passées, là, seul, penché sur cette table, écoutant les derniers bruits que faisait Venise et interrogeant ses silences... seul, dans ce palais où est l'âme de Venise... seul en face de cette gueule de lion, où j'entends d'instants en instants tomber la dénonciation qu'une main furtive y a glissée... main cachée, pas incertain, être mystérieux qui disparait bientôt pour faire place aux autres fantômes de la nuit! armée invisible, légions insaisissables que le soupçon recrute et que la terreur conduit!... C'est Venise tout entière sortant chaque nuit des mille réseaux rampants de la délation, comme autrefois elle sortit des mille replis des lagunes, cette image de sa pensée!... (*Se levant.*) Oui!... c'est la vraie Venise, celle-là!... Elle a été conçue par la crainte, elle doit vivre par la terreur... (*Il va ouvrir une cachette pratiquée dans le mur, qui laisse voir l'intérieur d'une tête de lion dont la gueule est béante.*) Gueule de lion, bouche de Venise!... tu parles, j'exécute, tu ordonnes, je frappe!... Si je te dis vengeance, me répondras-tu : Galieno?... (*S'arrêtant au moment de prendre des papiers.*) Je n'ose pas!... j'ai peur de me trouver en désaccord avec mon peuple!... Ah! le pouvoir!... le pouvoir!... Allons!... (*Il prend vivement les papiers et va les déposer sur la table.*) Où serait le refuge du faible s'il n'avait la ressource de dénoncer ses oppresseurs?... (*Posant la main sur les papiers et s'exaltant.*) La justice d'un peuple est là!... O délation, tu es partie timide et faible, tu évitais les regards comme la honte... tu tremblais comme la peur... Mais ce palais est le tien... Relève ta tête formidable, et parle... parle, je suis là!... (*Baissant la voix et s'asseyant.*) Oui, là, à tes côtés, comme le prêtre dans son tribunal!... (*Il parcourt les papiers.*) C'est bien!... c'est bien!... — Qui vient là?... qui ose m'interrompre en ce moment?...

(*Les Espions entrent avec Raspo. L'un d'eux porte un coffret.*)

SCÈNE III.

ORSEOLO, RASPO, LES ESPIONS.

ORSEOLO, *aux Espions.*

Je ne vous attendais qu'au point du jour?...

PREMIER ESPION.

Un vol audacieux a été commis dans le quartier des Juifs, avec effraction et assassinat. Le coupable a été arrêté. On a retrouvé chez lui, entre autres objets volés, les bijoux disparus voilà dix jours du trésor de la Seigneurie. (*Sur un geste d'Orseolo, il pose le coffret sur la table. Continuant.*) Morosina Morosini est à Venise. Elle est descendue à l'auberge de la Madone.

DEUXIÈME ESPION.

Galieno Faliero est aussi à Venise. Il est descendu à l'auberge des Trois-Couronnes.

PREMIER ESPION.

Morosina a touché au port sur une galiote maltaise.

DEUXIÈME ESPION.

Galieno sur une galère d'Espagne.

PREMIER ESPION.

Morosina est à Venise depuis la tombée de la nuit.

DEUXIÈME ESPION.

Galieno depuis une heure.

ORSEOLO, *allant à Raspo, bas.*

Tu n'es pas toujours bien informé, à ce qu'il parait? D'après tes rapports, un homme à toi les aurait vus sur le même navire entre Stromboli et la Sicile?

RASPO.

Ils ont cru détourner les soupçons en arrivant chacun de son côté.

ORSEOLO, *aux Espions.*

Se sont-ils vus?

PREMIER ESPION.

Non, Votre Excellence. J'ai laissé le seigneur Galieno à l'église du Rédempteur. Il écoute la messe de minuit, adossé au confessionnal de gauche. Cependant, de temps en temps, il détournait les yeux du grand autel pour les reporter sur dona Albone.

ORSEOLO, *avec colère.*

Ma fille?... il a osé?... (*Se contenant.*) Avaient-ils l'air de se connaître?

PREMIER ESPION.

Non, Votre Excellence. Leurs regards se sont rencontrés sans trahir aucune émotion. Dona Albone a baisé la croix de son chapelet avec ferveur et n'a plus cessé de prier.

ORSEOLO, *bas, à Raspo.*

Encore un argument contre toi.

RASPO.

Comment cela, Votre Excellence?

ORSEOLO.

Si le capitaine Noir et Galieno n'en faisaient qu'un, comme tu me l'as encore soutenu tantôt, ma fille aurait tressailli en reconnaissant son sauveur?

RASPO, *à part.*

Avec cela que les femmes...

ORSEOLO, *à Raspo.*

Tu ne dis rien?

RASPO.

J'en demande pardon à Votre Excellence. Mais je persiste à croire que Faliero n'est autre que le capitaine Noir. Mon instinct ne m'a jamais trompé. — Interrogez Morosina.

ORSEOLO.

Tu as raison!... Oui, sur-le-champ!

RASPO.

Brusquement!... avant qu'ils ne se soient vus!

ORSEOLO, *au premier Espion.*

Rends-toi à l'auberge de la Madone avec deux de tes hommes. Vous vous servirez de la barque aux lanternes rouges. Vous vous emparerez de Morosina. Vous resterez masqués. Vous ne

lui parlerez pas. — Vous la ferez attendre dans la salle des Tortures.

PREMIER ESPION, s'inclinant.

Bien, Votre Excellence.

(Les deux Espions sortent.)

SCÈNE IV.

ORSEOLO, RASPO.

RASPO.

La salle des Tortures?

ORSEOLO.

Les murs ont aussi leur éloquence, Raspo.

RASPO.

Votre Excellence connait le cœur humain. Ah! pas toujours cependant... elle a cru aux fables de Spolatre. Je l'avais envoyé à Segna, c'est vrai. On l'y a retenu prisonnier, c'est possible. Dona Albone a obtenu sa liberté en obtenant la sienne, et elle vous l'a imposé comme gardien du palais, je le veux bien. Mais comment se fait-il que cet homme, — qui n'est pas un sot, — soit resté six mois à Segna sans avoir jamais entrevu le visage du capitaine Noir?... Pourquoi évite-t-il toute allusion à ce bandit?... Pourquoi salue-t-il d'une certaine façon de certains hommes qui sont sous la surveillance des deux conseils?... Voyons, Votre Excellence, quelles preuves vous faut-il encore?... Enfin, n'ai-je pas intercepté une lettre de lui adressée aux Uscoques?... lettre insignifiante, c'est vrai, pour nous qui n'en avons pas la clef, mais très-importante peut-être pour ces bandits. — Tout à l'heure enfin, il s'est trouvé sur le passage de Galieno. Il était masqué. Il ne lui a pas parlé. Mais, en l'apercevant, il a laissé tomber son mouchoir comme par mégarde, mais d'un air significatif.

ORSEOLO, après avoir réfléchi.

Je te l'abandonne.

RASPO, ravi.

Ainsi une bonne petite promenade sur le pont des Soupirs... lui et moi?...

ORSEOLO.

Il n'est pas au palais.

RASPO.

C'est juste. Il a eu l'honneur de conduire dona Albone à la messe de minuit, à l'église du Rédempteur. J'y vais.

ORSEOLO.

Sois prudent.

RASPO.

Soyez tranquille, Votre Excellence. Je ne ferai pas comme cet imbécile de Jacopo qui a noyé un marchand calabrais croyant jeter aux poissons de la Giudecca un gentilhomme vicentin. Soyez tranquille.

ORSEOLO.

Ah!... remets ces dépêches aux courriers et ces ordres aux seigneurs criminels de nuit.

(Raspo sort.)

SCÈNE V.

ORSEOLO, seul.

J'aurais pu faire au maître le même sort qu'au valet. Mais je veux pour lui un châtiment public, au grand jour, en plein soleil, entre les deux colonnes de Saint-Marc!... J'y parviendrai!... (S'asseyant.) Les voilà partis, mes limiers!... les voilà dispersés dans Venise, dans les lagunes, dans l'Adriatique, dans les deux mers, dans le monde!... Je suis le centre où viennent aboutir ces mille fils humains qui enveloppent Venise et la tiennent prisonnière!... Je les suis, je les vois, je les entends!... Je leur ai dit : Marchez, et ils marchent; agissez, et ils agissent; parlez, et ils parlent!... — C'est ma pensée divisée et répandue sur tous les points!... — Allez, mes tigres, allez, mes renards... le canal Orfano est muet... le pont des Soupirs est désert... Allez!... allez!...

(Il reste le cou tendu et écoutant comme s'il entendait agir et parler ses Espions. — En ce moment, Géronimo introduit Albone doucement.)

GÉRONIMO, bas à Albone.

Votre père se tue au travail, signora.

ALBONE, bas, en le congédiant.

Je vais lui parler.

(Géronimo sort en fermant doucement la porte.)

SCÈNE VI.

ORSEOLO, ALBONE.

ORSEOLO, sans voir Albone, s'exaltant de plus en plus.

Ah! prends garde, Faliero... ils rôdent autour de toi!

ALBONE, à part, riant.

Le méchant père! comme je vais le gronder!

ORSEOLO, de même.

Prends garde... l'homme qu'ils arrêtent, c'est ma main qui le saisit; l'homme qu'ils abattent, c'est ma main qui le terrasse; l'homme qu'ils frappent, c'est ma main qui le tue!

ALBONE, à part, s'avançant sur la pointe des pieds.

Je le gronderai après l'avoir embrassé!...

ORSEOLO, de même.

Prends garde, prends garde... Tu succomberas par eux et tu ne périras que par moi, Galieno Faliero!

(En ce moment, Albone est à demi penchée sur son père pour l'embrasser. — Au nom de Galieno, elle recule avec horreur.)

ALBONE, reculant.

Ah!

ORSEOLO, se retournant.

Albone!... (Courant à elle.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc?...

ALBONE, cherchant à se dominer.

Ce n'est rien... non, mon père... je vous assure... vous pouvez me croire... (S'évanouissant.) Ah!...

ORSEOLO, avec désespoir.

Albone!... Ah! mon Dieu!... évanouie! — Les mains glacées!... (Appelant.) Géronimo! Géronimo!... (Prenant les mains d'Albone.) Ah! chère enfant!... (A Géronimo qui entre.) Mon flacon!

GÉRONIMO, courant à un meuble.

Jésus Maria! (A Orseolo, tout en faisant respirer le flacon à Albone.) Je n'aurais pas dû lui parler de vos fatigues.... ni de votre santé! — elle en a été tout émue!...

ORSEOLO.

Tais-toi, elle revient à elle!

ALBONE, passant douloureusement la main sur son front.

Ah!

ORSEOLO.

Ma fille!

ALBONE, à part, en le reconnaissant.

Mon père!... Ce n'était pas un rêve!

ORSEOLO.

Je m'en veux du mal que je te fais! .. La fièvre du travail m'emporte malgré mon âge, mais je ne travaillerai plus autant, si tu dois en souffrir!... Voyons, regarde-moi!... voyons, embrasse-moi. (Il l'embrasse.) Tu es mieux, n'est-ce pas?

(Geronimo se retire.)

ALBONE, se levant.

Oui, beaucoup mieux... (A part.) Ah! j'étouffe!

ORSEOLO, avec anxiété.

Tu es bien pâle, mon Dieu!

ALBONE.

Ma pâleur habituelle. — Ma mere était bien pâle aussi!

ORSEOLO, douloureusement.

Oui! .. — et voilà pourquoi je donnerais mes titres, mon rang, ma fortune, le palais où je suis né, pour te voir, comme autrefois, fraîche et rose... jeune surtout! — Ah! tu ne sais pas tout ce que je souffre parfois en te regardant!... Tiens, écoute... Tu es tout ce qui me reste enfin!... Tout ce qui me reste de mon fils... de mon pauvre et malheureux Giuppo!... je n'ai que toi! — Je veux que tu sois heureuse!...

ALBONE, se dominant.

Mais je le suis, mon père!... En vérité, oui! — Tenez, voyez, je souris!

ORSEOLO.

Ah! ne souris pas ainsi! — C'était le sourire de ta mère! — Elle était pâle comme toi... Elle me souriait aussi quand je lui parlais!... et elle s'est laissée obstinément mourir, douce, calme, silencieuse et souriante!... Ah! quand je pense à cela, Albone, je sens le froid de la mort me prendre au cœur... car tu es calme, comme l'était ta mère... douce, silencieuse et souriante comme elle, et tu as un secret!... Oh! ne mens pas!... — Venise m'absorbe; mais je te suis avec mon cœur! — Enfin qu'as-tu?... Pourquoi es-tu si pâle depuis deux mois?... pourquoi si triste?... Je t'ai vue souvent regarder la mer et pleurer, pourquoi?... Ah! tu vois bien qu'il y a là un mystère... et ce mystère m'effraye, m'épouvante, me tue!

ALBONE.

Vous me torturez en me parlant ainsi, mon père!

ORSEOLO.

Ah! j'ai si peur que Dieu me châtie en toi!

ALBONE.

Vous n'avez pas de crime à expier.

ORSEOLO, tristement.

J'ai mon ambition!

ALBONE.

L'ambition des grands cœurs!

ORSEOLO.

Oui, une succession de sommets qui fatiguent les plus forts!... Je l'ai montée, ma montagne!... Oui, nuit et jour! — et j'ai gravi avec mes pieds, avec mes ongles, avec mes dents! — les sueurs

m'inondaient, le soleil me brûlait, mes cheveux blanchissaient, je montais!..—L'ambition comprimait mon cœur et gonflait ma pensée... elle me poussait au sommet, j'escaladai le sommet!—Alors, satisfait du destin et content de moi-même, je me retournai... — je cherchais une main pour m'applaudir, un cœur pour m'aimer... Hélas! la mort avait moissonné derrière moi!... Toi seule me restais!... j'ai donc reporté sur toi toute la tendresse que j'avais volée aux autres!... Puis je t'ai aimée pour toi-même; — puis pour moi! — L'amour des aïeux, c'est un peu l'amour des mères!.... Tu vois, tu peux parler! (Lui prenant la main.) Voyons!... c'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance... demande ton bouquet de fête à ce pauvre vieillard qui serait si heureux de mourir pour ton bonheur!

ALBONE, s'appuyant sur son épaule.

Mon bouquet?... Eh bien! oui, je le demande... Je te demande de ne pas signer de sentence de mort aujourd'hui?

ORSEOLO.

Que veux-tu dire?

ALBONE, souriant.

Ah! voilà le despote et le tyran qui reparaissent sous le père.—Tu es presque un roi, je peux bien avoir l'autorité d'une reine... la meilleure part de son pouvoir, la clémence?

ORSEOLO, attendri.

Chère enfant!

ALBONE.

Tu me le promets?

ORSEOLO.

T'ai-je jamais rien refusé?...

ALBONE.

Tu me le jures?

ORSEOLO.

Je te le jure.

ALBONE, à part.

J'aurai le temps de le prévenir!

RASPO, entrant vivement comme un homme poursuivi.

Ah!

(Il écoute.)

ORSEOLO, à part.

Raspo! (Vivement à Albone.) Laisse-nous!

ALBONE.

Oui, mon père! (Elle fait un pas du côté de Raspo.)

ORSEOLO.

Non, par ici, par ici!

ALBONE, en sortant par la gauche.

Oh! je le préviendrai!

SCÈNE VII.

ORSEOLO, RASPO.

RASPO, écoutant.

Non, personne!...

ORSEOLO, courant à lui.

On te poursuit?

RASPO.

Rassurez-vous, il est bien mort!

ORSEOLO.

On t'a poursuivi?

RASPO.

Oui, un instant!

ORSEOLO, effrayé.

Imprudent! et tu es entré au palais?... On t'a reconnu peut-être?

RASPO.

Non!—Enfin il est mort!

ORSEOLO.

Pourquoi ce trouble alors?

RASPO.

Pourquoi?... Spolatre était debout, près du canal, enveloppé dans son manteau. Il sifflotait. Il ne s'est pas même retourné. Je l'ai frappé entre les deux épaules, et il est tombé la tête la première dans le canal en poussant un grand cri. Ce cri m'a troublé... j'ai cru que le monde entier l'avait entendu... je me suis sauvé... et grâce à mes habitudes de nuit et à ma connaissance de Venise, j'ai pu me glisser sous la voûte de la porte des eaux et pénétrer dans le palais sans être vu!

ORSEOLO, à part.

Si un rien l'émeut ainsi... — (Sévèrement.) Mais à quoi l'as-tu reconnu?

RASPO.

A son costume... à son air... Oh! c'était bien lui! — et malgré la vibration toute particulière que la mort imprime à la voix, j'ai reconnu la sienne!

ORSEOLO.

C'est bien. Tu te mettras à cette porte, qu'il devait occuper. Tu ne laisseras pénétrer personne pendant mon entretien avec Morosina.

RASPO.

Voici Morezzio. (Le premier Espion entre.)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, L'ESPION.

L'ESPION.

Morosina est au palais.

ORSEOLO.

Tu y as mis le temps!

L'ESPION.

Morosina n'était pas à l'auberge de la Madone. Nous l'avons retrouvée sous le porche de l'église du Rédempteur, se querellant tout bas avec Galieno!

ORSEOLO.

Ah!

L'ESPION.

Nous n'avons pu saisir que ces dernières paroles : « Ah! c'est » une rivale que vous me donnez! » Galieno lui tourna les talons en lui répondant : « Vous allez attrouper toute la canaille de Venise. » Il se dirigea vers la Guidecca et disparut.

RASPO, vivement.

Vers le quartier des Juifs, peut-être?

L'ESPION.

Oui, vers la pointe allongée de l'île.

RASPO, bas à Orseolo.

C'est sans doute lui qui est accouru au cri jeté par Spolatre.

ORSEOLO, à l'Espion.

Morosina n'a pas résisté?

L'ESPION

Non, Votre Excellence. Elle a seulement haussé les épaules en entrant dans la barque aux lanternes rouges et en nous voyant devant elle immobiles et muets.

ORSEOLO.

Va prévenir mes collègues au conseil des Trois. Nous aurons séance ce matin. Tu attendras mes ordres pour introduire Morosina. .

(L'Espion sort.)

SCÈNE IX.

ORSEOLO, RASPO, puis SPOLATRE.

ORSEOLO, à Raspo.

A ton poste!

RASPO, prenant une hallebarde et se mettant en faction.

Ce pauvre Spolatre!... je vous assure qu'il a été désagréablement surpris.

(Spolatre arrive en courant, arrache la hallebarde des mains de Raspo et continue sa faction.)

RASPO, reculant.

Terre et cieux!

ORSEOLO, se retournant.

Spolatre!

SPOLATRE.

Oui, moi, Votre Excellence... Je suis sans doute en retard... Mais une aventure terrible m'a retenu au grand canal, d'où l'on vient de retirer le corps du seigneur Giustiniani, le neveu du doge!

RASPO, à part.

C'était Giustiniani?

ORSEOLO.

Giustiniani!

SPOLATRE.

J'avais rencontré ce jeune seigneur à la pointe de l'île. — « Prête-moi ton feutre et ton manteau, me dit-il, je veux épier » cette femme qui vient d'entrer dans cette maison!... » C'était sa maîtresse!... Il prit mon feutre et mon manteau et m'ordonna de m'éloigner!

ORSEOLO.

Que dis-tu de cela, Raspo?

SPOLATRE.

Ce bon Raspo doit être au désespoir, Votre Excellence; c'était son ancien maître. — Enfin, dix minutes après, j'entendis un cri... un cri terrible... j'accourus... il était trop tard... l'assassin avait disparu, et Giustiniani était mort!

ORSEOLO, à Raspo.

Que dis-tu de cela, Raspo?...

RASPO, bas à Orseolo.

Seigneur!...

ORSEOLO, froidement.

Tu vieillis.

RASPO, à part.

Je suis perdu !

SPOLATRE, à part, en regardant Raspo.

Il est dans de beaux draps !

ORSEOLO, à Spolatre, en l'observant.

Etait-ce à toi ou à Giustiniani qu'on en voulait ?

SPOLATRE.

Je ne me connais pas d'ennemis, Votre Excellence...

ORSEOLO.

Tu ne soupçonnes personne ?

SPOLATRE.

Non, personne. (A part.) Les misérables !

ORSEOLO, à part.

A quoi tient le repos d'un État !... un imbécile se trompe... et voilà l'innocent sacrifié pour le coupable ! (Regardant Raspo.) Cet homme s'est trompé, il se trompera !

(Il s'assied à la table et écrit.)

SPOLATRE, à part, en se frottant les mains.

Son compte est fait.

RASPO, à Orseolo, d'une voix suppliante.

C'est ma première et ma seule faute... Je la rachèterai, Votre Excellence, je vous le jure !

ORSEOLO, se retournant et lui tapant sur la joue.

J'y compte, Raspo. (Il scelle le billet qu'il vient d'écrire et le remet à Raspo.) Va remettre ce billet à Malipieri, mon collègue au conseil des Trois.

RASPO.

Seigneur !...

ORSEOLO.

Va, va...

RASPO, à part.

Je suis perdu !

SPOLATRE, à Raspo.

Ce cher Raspo... (Raspo fait un mouvement de colère et sort.) Le malheur l'a gâté.

SCÈNE X.

ORSEOLO, SPOLATRE.

ORSEOLO.

Que disait-on autour de toi lorsqu'on a retrouvé le corps de Giustiniani ?

SPOLATRE.

L'émotion a été générale, surtout quand on a vu le doge, se soutenant à peine, accourir vers le canal et faire emporter, à la lueur de flambeaux, les restes de son neveu... On dit même qu'en rentrant chez lui, il n'a eu que la force de se mettre au lit.

ORSEOLO.

C'est impossible !

GALIENO, entrant.

Vous vous trompez, c'est vrai !

SPOLATRE, à part, se mettant à son poste.

L'imprudent !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GALIENO.

GALIENO.

Un assassinat vient de se commettre sur la personne de Giustiniani, le neveu du doge.

ORSEOLO.

Je déplore ce malheur avec Son Altesse

GALIENO.

Je suis son envoyé, je viens demander justice en son nom.

ORSEOLO.

L'envoyé du doge ?... vous ?...

GALIENO.

Encore une fois, justice !

ORSEOLO.

Depuis quand faut-il des intermédiaires entre le doge et moi ?... — Enfin, parlez, le chef des Dix vous répondra.

GALIENO.

Le coup qui a frappé le jeune homme a frappé aussi le vieillard. Le doge se meurt, mais il veut mourir vengé. (En ce moment le premier Espion reparaît et parle bas à Spolatre, puis il sort. Galieno, continuant.) Et comme à son chevet de mort il n'y avait que des âmes débiles ou lâches qui n'osaient porter jusqu'à vous la révolte de sa douleur, je m'en suis chargé, moi, et me voilà !

ORSEOLO.

Vous le prenez d'un peu haut, jeune homme !

GALIENO.

Je le prends à la hauteur de celui qui m'envoie !

SPOLATRE, bas à Orseolo.

Le seigneur Malipieri a fait exécuter vos ordres.

(Il remonte au fond.)

GALIENO, continuant.

Je vous ai dit que Giustiniani avait été assassiné... C'est vous dire assez qu'il me faut l'assassin ! Oh ! n'allez pas me renvoyer au conseiller de la Seigneurie ni à la Quarantie criminelle..... les conseillers, fantômes !..... la Quarantie criminelle, fumée !... Vous avez mis le pied sur la corne dogale comme sur le sénat, sur la noblesse comme sur le peuple. — Mais pourquoi ces espions, qui dévorent le meilleur de nos revenus... ces cachots, ces plombs, ce pont des Soupirs... pourquoi cela, si de misérables bandits peuvent nous assassiner impunément dans les rues ?... Venise valait mieux quand elle tremblait moins !... Enfin le doge vous parle par ma bouche et vous demande justice, nous la ferez-vous ?

ORSEOLO.

Vous direz au doge que je n'ai pas attendu sa réclamation pour le venger.

GALIENO.

Ce sont des paroles, il me faut des actes !

ORSEOLO.

Tu sais au moins le nom de l'assassin ?

GALIENO.

Je l'ai reconnu !

ORSEOLO.

Et quel est son nom ?

GALIENO.

Raspo !

ORSEOLO, étendant la main

Regarde.

(Spolatre ouvre la grande draperie du fond, on aperçoit Raspo étendu sur une civière et recouvert d'un manteau. A côté de lui se tient debout un homme masqué, vêtu de rouge et tenant une épée à la main. — Deux hommes tenant des torches sont placés derrière le mort.)

GALIENO, allant au fond et revenant.

Raspo !...

ORSEOLO.

Es-tu satisfait ?

GALIENO.

Oui, je le suis.

(La draperie se referme.)

ORSEOLO.

Eh bien ! je ne le suis pas, moi !

GALIENO.

Tu dis ?

ORSEOLO.

Je dis que le tribunal des Dix ne relève de personne... Je dis que tu es mon prisonnier !

GALIENO.

Ton prisonnier ?... Mais on n'emprisonne pas ainsi un patricien...

ORSEOLO.

Crois-tu ?...

GALIENO.

J'en appellerai aux conseillers de la Seigneurie !

ORSEOLO.

Je les tiens sous mes pieds... Tu l'as dit !

GALIENO.

J'en appellerai à la noblesse, aux chefs des Quaranties !

ORSEOLO.

Je les ai asservis... c'est encore toi qui l'as dit.

GALIENO.

Mais qui es-tu donc, enfin ?

ORSEOLO, se redressant.

Je suis Venise !

GALIENO.

Me diras-tu mon crime, au moins ?

ORSEOLO.

Peut-être.

GALIENO.

Quels seront mes juges ?

ORSEOLO.

Tu les verras.

GALIENO.

Qui osera m'arrêter ?

ORSEOLO.

Moi !

GALIENO, portant la main à son épée.

Terre et cieux !

SPOLATRE, bas à Galieno, qui se trouve près de lui.

Ne vous défendez pas, je vous sauverai !

(Galieno s'arrête court.)

ORSEOLO.

Eh bien ? tu ne te défends pas ?

GALIENO, avec rage.

Oh !

ORSEOLO, *à part.*

Je suis allé trop loin ! — N'importe, Dieu lui-même ne me l'arracherait plus des mains. — (*Haut.*) Je te donne cette salle fermée pour prison.

GALIENO, *raillant.*

Je me repose sur ta justice.

ORSEOLO.

Tu as raison. (*On conduit Galieno dans la pièce indiquée.*)

ORSEOLO, *à Spolatre.*

Fais entrer Morosina.

SPOLATRE, *à part.*

Ah! je comprends tout !

ORSEOLO, *à part.*

Il faut qu'elle parle, elle parlera !

(*Spolatre sort, on introduit Morosina.*)

SCÈNE XII.

ORSEOLO, MOROSINA.

MOROSINA, *à part, sans voir Orseolo.*

Quel étalage de terreur !... ils me prennent pour une enfant!... c'est à faire pitié!... (*Apercevant Orseolo.*) Ah! c'est vous, seigneur Orseolo... — je vous assure, vous êtes charmant!... Comment, vous me faites arrêter avec tout un appareil de shires!... Comment, la barque aux lanternes rouges... — Mais, c'est affreux, savez-vous?

ORSEOLO.

Vous êtes la victime d'une erreur.

MOROSINA.

Vrai?... Je l'avais pensé. Ma première visite vous était destinée, d'ailleurs. (*Regardant autour d'elle.*) Ah! la belle peinture!.. C'est au moins de Paul Véronèse... non, c'est de Zélotti... — celle-ci, de Bazzacco. — Cette tête est charmante, n'est-ce pas?

ORSEOLO.

Charmante!... — Tu tiens de tes aïeux le goût exquis de l'art.

MOROSINA.

On le dit. Aussi aurait-on dû me faire attendre ailleurs que dans cette affreuse salle des tortures. On y racontait des histoires lamentables... — celle entre autres de la belle Éléonore. Vous en souvenez-vous?... Tout en l'attachant au chevalet, le tourmenteur lui disait : « Tu as du courage et du sang à perdre pour » ce vaurien de Bambellino, c'est ton affaire. Mais si tu m'en » crois, tu te livreras au conseil des Dix. » — « Fais ta besogne, » bourreau... répondit Éléonore, et tais-toi. » Il riait sous cape et la torturait. « Eh bien! reprenait-il, de temps en temps, ces petites » mains blanches et ces pieds mignons, les voilà qui craquent » dans les brodequins et sous le lacet. Tu m'intéresses, parle » donc?» — « Va, va, répondit-elle, on ne meurt qu'une fois, je » l'aime ! » — Et elle mourut en bénissant Dieu; car l'homme qu'elle avait aimé lui avait fait comprendre ce qu'elle avait ignoré jusqu'alors : l'amour, l'abnégation, le dévouement!... C'est touchant, n'est-ce pas?

ORSEOLO.

Ce fut une sottise : elle ne sauva pas Bambellino pour elle... elle le sauva pour une rivale.

MOROSINA.

Une rivale?... Elle n'y a pas cru.

ORSEOLO, *à part.*

Voudrait-elle me résister? (*Haut.*) Assieds-toi, et causons. (*Morosina s'assied à gauche, les pieds sur un coussin.*) Par Saint-Marc! les jolis pieds que tu as!... On conçoit que Galieno en perde la tête.

MOROSINA.

Flatteur!

ORSEOLO.

Ah! les beaux cheveux!... — La princesse del Borgès disait un jour qu'elle te les volerait, si elle le pouvait.

MOROSINA, *riant.*

Je vous crois, — et mes dents aussi... — Ce serait une économie... Elle se fournit chez la petite Larriccla, au quartier des Juifs.

ORSEOLO.

J'aime tes saillies... — Ton esprit serait moins brillant et moins souple si tu avais mal rempli la mission que je t'ai confiée.

MOROSINA.

On ne peut rien te cacher.

ORSEOLO.

Tu viens me le livrer?...

MOROSINA, *à part.*

Le livrer? (*Haut.*) Oui!

ORSEOLO.

Ah! voyons!

(*Il s'assied à gauche.*)

MOROSINA, *à part.*

En aurai-je le courage, mon Dieu! (*Haut.*) Tu seras content de moi. — Tu le hais bien, n'est-ce pas?

ORSEOLO, *s'oubliant.*

Si je le hais?... si je le hais?...

MOROSINA, *détournant la tête devant l'expression terrible que prend la figure d'Orseolo.*

C'est bien, je te crois! (*A part.*) Ce n'est pas moi, c'est cet homme que je vengerai!

ORSEOLO.

Eh bien?

MOROSINA.

Convenez que Galieno n'était pas une proie facile à saisir?... J'ai compris un peu tard toute la difficulté de ma mission. J'étais en face d'un homme fantasque, intelligent, ombrageux... un cœur hautain qu'il fallait compromettre sans en avoir l'air, et perdre sans qu'il s'en doutât.

ORSEOLO.

Tu l'avais bien jugé.

MOROSINA.

J'ai voulu l'engager au service de l'étranger, il a résisté... Dans une trahison contre Venise, il a encore résisté... Sa gloire passée le retenait.

ORSEOLO.

Ah!

MOROSINA.

Dès lors mon œuvre était marquée. Je l'ai endormi par mon amour. Enveloppé dans les imperceptibles réseaux de ma pensée, il ne s'est même pas débattu contre ma volonté. Je l'ai plongé dans la débauche et dans le jeu. J'ai énervé son courage, flétri son énergie. J'ai laissé de sa dignité à tous les tripots, de sa pudeur à toutes les orgies, et, s'il est à cette heure à Venise, suspect et déconsidéré, sous la main des Dix, c'est à moi que tu le dois... à moi que tu as certainement soupçonnée... mais qui te pardonne.

(*Elle se lève.*)

ORSEOLO, *assis.*

Vous n'êtes pas revenus ensemble?

MOROSINA.

Non, nous nous sommes séparés du côté de Stromboli. Il avait affaire en Sicile.

ORSEOLO.

Quelle affaire?

MOROSINA, *revenant s'asseoir.*

Des terres à lui qu'on avait vendues ou qu'on devait vendre.

ORSEOLO.

Et où êtes-vous allés en quittant Venise?

MOROSINA, *cherchant.*

En Espagne.

ORSEOLO.

D'Espagne?

MOROSINA.

En France.

ORSEOLO.

De France?

MOROSINA.

En Autriche.

ORSEOLO.

Et d'Autriche?

MOROSINA, *après un moment d'hésitation.*

Ici.

ORSEOLO.

Voilà tout?

MOROSINA.

Voilà tout.

ORSEOLO, *avec bonhomie.*

Je m'étais laissé dire que vous aviez longé les côtes de la Morlaque et abordé à Segna?...

MOROSINA.

Segna?...

ORSEOLO.

Une ville montagneuse, tout au fond du golfe Flanatique, à l'opposite de l'île de Veglia. — Comme on est bien informé, hein?... On ajoutait même que le capitaine Noir — c'est vraiment étrange, tu verras — que le capitaine Noir et Galieno n'en faisaient qu'un?

MOROSINA.

Ce n'est pas étrange, c'est absurde !

ORSEOLO.

N'est-ce pas? — C'est fâcheux pourtant... — avec les Uscoques et Galieno... — le capitaine Noir, si tu veux ! — nous aurions repoussé les Martelosses, dont les excursions s'étendent déjà au delà des frontières turques...

MOROSINA.

Oui, oui, je comprends.

ORSEOLO.

Tu dois comprendre alors toute l'inquiétude où nous sommes. —

Enfin celui qui aurait le pouvoir de nous répondre de Galieno... ou du capitaine Noir... — celui-là, ou celle-là, sauverait Venise et pourrait puiser à pleines mains dans le trésor.

MOROSINA.

Ah !

ORSEOLO.

Et comme arrhes, j'offrirais ce bracelet. (Prenant un bijou dans le coffret.) On l'estime vingt mille séquins d'or. Toi, une femme, tu dois t'y connaître, regarde.

MOROSINA.

Il est vraiment beau !... oui, très-beau !

ORSEOLO.

A ce point, selon moi, qu'il relèverait même la beauté de tes bras. (Il lui met le bracelet.)

MOROSINA.

Oui, ce bijou fait bien ! — Il est d'une élégance !... — Il est charmant enfin !... — Mais je joue de malheur... je ne peux pas faire de Galieno un chef de bandits et voler le conseil des Dix pour avoir un joyau de plus à mon bras.

(Elle jette le bracelet sur la table et se lève.)

ORSEOLO, s'oubliant.

Ah ! prends garde !

MOROSINA.

A quoi, monseigneur ?... — Je ne suis donc pas en sûreté ici ?

ORSEOLO, se levant et allant à elle.

Je croyais que tu connaissais Venise ?

MOROSINA.

C'est une de ces connaissances qu'on n'oublie pas, monseigneur !

ORSEOLO.

Tu sais alors combien il faut de temps à un agent suspect pour mourir ?

MOROSINA.

Oui, sans doute : le temps de le jeter dans la barque aux lanternes rouges, la nuit, en tête-à-tête avec le bourreau.

ORSEOLO.

Après ?

MOROSINA.

Le temps de passer le pont des Soupirs.

ORSEOLO.

Après ?

MOROSINA.

Le temps de le faire assassiner au coin d'une rue ou de l'étrangler dans un cachot.

ORSEOLO.

Tu peux choisir !

MOROSINA.

Vous êtes généreux, monseigneur ! — Vous avouez donc enfin que vous me soupçonnez ?

ORSEOLO, éclatant.

Je ne te soupçonne pas, je t'accuse !... Vous n'êtes allés ni en Espagne, ni en France, ni en Autriche... — Ah ! pas un mot de plus !... Vous êtes allés à Segna !...

MOROSINA, haussant les épaules.

Allons donc !

ORSEOLO.

Galieno se nomme le capitaine Noir !... Le capitaine Noir, entends-tu bien, l'abominable chef des Uscoques, le forban de la Morlaque, le bandit de Segna !

MOROSINA, à part.

Il est perdu !

ORSEOLO.

Tu ne ris plus maintenant ?

MOROSINA, se dominant.

Moi ?... avec cela que vous entendez bien la plaisanterie !...

ORSEOLO.

Morosina !

MOROSINA.

Je suis à me demander comment les Dix peuvent maintenir leur pouvoir s'ils sont si bien renseignés !

ORSEOLO.

Morosina !

MOROSINA, lui tournant le dos.

Vous êtes bien informés, soit !

ORSEOLO, allant ouvrir la porte de la salle où est Galieno. — A part.

Elle m'échappe !... alors c'est lui qui parlera ! (Revenant à Morosina.) Tu m'as sans doute mal compris. Ta tête aussi se trouve entre le billot et la hache.

MOROSINA.

Allons, je t'aime mieux terrible comme tu es, que lâche et rampant comme tu étais !... — Ma tête ?... (Avec dédain.) Tu peux la prendre !

ORSEOLO.

Oui, tu as la volonté de mourir, mais auras-tu le courage de souffrir ?

MOROSINA, frissonnant.

Que veux-tu dire ?

ORSEOLO.

Je sais que tu aurais la force de monter sur un échafaud. Mais te sens-tu assez forte pour braver cette salle des Tortures d'où tu viens... cette salle que tu connais... cette salle où les inquisiteurs d'Etat te demandent et où le tourmenteur t'attend ?

MOROSINA.

Sans doute !

ORSEOLO.

Oui, certes, tu mourrais sans pâlir, car la pâleur enlaidit et tu voudrais mourir dans ta beauté... Oui, certes, tu regarderais le bourreau en face, soutenue par ton orgueil... Oui, certes, tu braverais les huées de la populace... Mais une agonie obscure... un supplice caché... un châtiment honteux... mais des bourreaux et des hommes masqués... mais le silence... mais la nuit... mais tes membres brisés, ta beauté flétrie, ta jeunesse souillée... mais la vieillesse hideuse et les rides de la laideur avant l'âge... Allons, dis, dis ?

MOROSINA, avec horreur.

Ah ! tu ne le feras pas !

(Orseolo sonne. Deux hommes vêtus de rouge entrent.)

ORSEOLO.

Demande à ces hommes, ils te répondront pour moi.

MOROSINA, reculant.

Horreur ! horreur !

ORSEOLO, allant s'asseoir et posant sa main sur le sablier.

Tu as dix minutes... Est-ce le capitaine Noir ?

MOROSINA.

Dix minutes !... la torture !... les bourreaux !... Ah ! c'est impossible !... Mais c'est affreux, savez-vous ?... Mais que vous ai-je fait ?... Vous m'avez parlé, je vous ai répondu... je vous ai dit la vérité... la vérité entière... toute la vérité !

ORSEOLO, de même.

Tu n'as plus que cinq minutes... Est-ce le capitaine Noir ?

MOROSINA.

Cinq minutes !... et dans cinq minutes.... Ah ! grâce, grâce !

(Elle tombe à ses pieds.)

ORSEOLO.

Avoue !

MOROSINA, à genoux.

Mais quoi ?... Mais je n'ai rien à dire !... Ah ! si quelqu'un se désespérait ainsi sous mes yeux, mon cœur se fondrait dans un cri de pitié !... (Mouvement d'Orseolo.) Ah ! taisez-vous !... vous avez voulu m'effrayer !... n'est-ce pas que vous avez voulu m'effrayer ?

ORSEOLO, de même.

Il te reste une minute... Est-ce le capitaine Noir ?

MOROSINA, se levant.

Une minute !... — Ah ! ma pauvre tête !... — Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !... mais je ne suis qu'une femme, moi ! — la torture !... les bourreaux !... Ah ! Non, non ! (Elle va à Orseolo.) Tu veux que j'avoue ?... Eh bien !... (Retombant à ses pieds.) Ah ! je ne le peux pas, je ne le peux pas !

ORSEOLO, aux deux hommes.

Emmenez-la !...

MOROSINA, se levant.

Ah ! misérable ! (Hésitant.) Eh bien !... (Avec énergie.) Eh bien ! non, la torture plutôt !... (Aux hommes.) Allons !

(Galieno se précipite au-devant d'elle, Spolatre le suit et veut l'empêcher de parler.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, GALIENO.

GALIENO, aux hommes.

Arrêtez !... arrêtez !... (A Orseolo.) Je suis le capitaine Noir !

ORSEOLO, à part.

Enfin !

SPOLATRE, à part.

Alboue peut seule le sauver !

(Il sort.)

MOROSINA, se jetant dans les bras de Galieno.

Galieno !

GALIENO.

Pauvre femme !

MOROSINA.

Tu t'es perdu !

GALIENO.

Je t'ai sauvée !

ORSEOLO, à Galieno.

Je ne veux pas tuer ton âme, je suis chrétien, prie !

(Il va s'asseoir à gauche et écrit. — Entre Alboue conduite par Spolatre.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ALBONE, SPOLATRE, dans le fond.

ALBONE, allant à Galieno.

Prions ensemble, Galieno!...

GALIENO.

Ciel!

MOROSINA.

Albone!

ORSEOLO, se levant.

Albone!... ma fille!...

ALBONE, bas à Orseolo, en tombant à ses genoux.

Je l'aime!

ORSEOLO, reculant.

Ah! (Retombant dans son fauteuil.) Malheur! malheur!

ACTE IV.

Un bal dans le palais de Galieno Faliero, à Venise. — Plusieurs pièces se suivent et sont éclairées avec profusion. — Une cohue de gentilshommes, d'artistes, de dames, de seigneurs étrangers; ceux qui ne sont pas masqués tiennent leur masque à la main. — Deux tables de jeu de chaque côté dans le second salon. — A gauche une grande porte donnant sur une terrasse. — Venise au loin.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABRIANO, PALLAVICIN, GENTILSHOMMES VÉNITIENS, DAMES.

PALLAVICIN, à Fabriano.

Comte, voilà un beau coup d'œil!

FABRIANO.

C'est le troisième bal que le seigneur Galieno offre à la noblesse vénitienne depuis son retour.

PALLAVICIN.

C'est hardi à nous de nous montrer à toutes ses fêtes, savez-vous? Il a été un instant soupçonné. On m'a même assuré qu'il était prisonnier dans son palais. — On nous écoute. (Il désigne Spolatre.) Et qu'il était encore sous la surveillance des deux conseils.

FABRIANO

Je le comprends... c'est un fou.

PALLAVICIN.

Oui, un amoureux fou!

FABRIANO.

Bah!... Et de qui?

PALLAVICIN.

Je te le donne en mille .. D'Albone Orseolo!

FABRIANO, froidement.

Ah!... il est donc mon rival?

PALLAVICIN.

Ton rival?... tiens, c'est vrai, tu as été fiancé à Albone voilà quinze jours.

FABRIANO, se contenant.

Ah! il est mon rival?... — Eh bien! tant mieux!... Cette espèce de héros de roman me fatiguait par son luxe et le bruit qu'il faisait.

PALLAVICIN, montrant une Dame masquée qui passe dans le fond et qui regarde à droite et à gauche, comme si elle cherchait quelqu'un.

Chut! Morosina! (La Dame passe.)

FABRIANO.

Morosina!... — Il aime la signora Albone et il reçoit cette femme?

PALLAVICIN.

Tu vas trop loin. Ils ne se sont pas revus depuis leur retour à Venise. Elle est ici incognito. Elle ne lui parle pas. Elle se contente de le regarder. C'est absurde; mais c'est vrai. C'est moi qui l'ai conduite aux deux derniers bals.

FABRIANO.

Et à celui-ci?

PALLAVICIN.

Ma foi, non, je tournais au sigisbé. — Mais, à propos, tu m'as tout l'air de devoir chercher une rencontre avec Faliero. Je serai ton témoin. On dit que c'est une belle épée. Je ne serais pas fâché de me donner ce spectacle.

FABRIANO, lui prenant le bras.

C'est entendu.

(Ils s'éloignent en causant. — Ottofax masqué entre par la droite.)

SCÈNE II

SPOLATRE, OTTOFAX.

OTTOFAX, ôtant son masque.

Plus je bois, plus j'ai soif. — (Il va à la table de gauche et se verse à boire. Spolatre lui frappe sur l'épaule.) Spolatre!

SPOLATRE, démasqué.

J'ai su que tu étais en mission à Venise, j'ai cru pouvoir compter sur toi. Je t'ai fait venir, me suis-je trompé?

OTTOFAX, lui serrant la main.

Non!... les amis sont les amis! (Arrêtant un Page qui porte des rafraîchissements.) Eh! un instant!... Il fait horriblement chaud dans cette cabine... (se reprenant) dans ce palais!... — Donnez-moi quelque chose de rafraîchissant.

LE DOMESTIQUE.

De l'eau miellée au citron, seigneur.

OTTOFAX.

J'aime mieux du vin chaud... très-chaud! — (Il boit. — A Spolatre, en jouant au grand seigneur.) L'air est étouffant ici, n'est-ce pas, marquis? (Arrêtant un autre Page.) Ah! pardon!...

(Il avale un second verre de vin.)

SPOLATRE, à part.

Quelle outre!... A force de se rafraîchir, il finira par trop s'échauffer!

OTTOFAX.

Tu choisis bien tes lieux de rendez-vous.

SPOLATRE.

On est plus seul dans un bal que dans sa chambre. — Pourquoi es-tu à Venise?

OTTOFAX.

Pourquoi?... c'est le secret de la bande. Tu n'es plus des nôtres, tu ne dois pas le savoir.

SPOLATRE.

Je m'en vais te le dire, moi. Tu es à Venise pour assassiner Galieno!

OTTOFAX.

Moi! Ah!

SPOLATRE.

Ne crie pas si haut.

OTTOFAX, jouant l'innocent.

Comment, tu peux croire que je suis ici pour...

(Il achève sa pensée par un geste.)

SPOLATRE.

Vous avez peur qu'il ne vous trahisse!

OTTOFAX, s'oubliant.

Ça, c'est vrai!

SPOLATRE.

Tu en conviens, tu vois.

OTTOFAX, à part.

Bon! je me suis coupé! (Haut.) Eh bien! oui! — Nous avons d'ailleurs plusieurs raisons pour le haïr. D'abord, il peut nous perdre; — ensuite, il nous a enlevé en toi le plus brave d'entre nous, le seul qui pouvait dignement le remplacer et faire prospérer nos affaires. On m'a chargé de lui mettre un sou dans la main pour passer dans la barque à Caron... Je suis généreux, je lui en mettrai quatre, et bon voyage!

(Morosina reparaît.)

SPOLATRE.

Je réponds de lui. Je serai sa caution.

OTTOFAX.

Une caution qui serait à Venise, et nous à Segna, merci!

SPOLATRE.

Si je vous suivais comme otage?

OTTOFAX.

Ce ne serait pas assez.

SPOLATRE.

Si je reprenais mon épée et le commandement?

OTTOFAX.

C'est autre chose. Nous pourrions peut-être nous entendre sur ce terrain.

SPOLATRE.

Et si je vous le ramenais enfin?

OTTOFAX.

Touche là!... nous te bénirions! (Retenant Spolatre qui se dirige vers Morosina.) Que fais-tu?

SPOLATRE.

Attends!

(Il va à Morosina.)

SPOLATRE, bas à Morosina.

Je puis compter sur vous

MOROSINA.

La vie de Faliero est menacée, tu me le jures?

SPOLATRE, gravement.

Je vous l'ai juré, je vous le jure encore. Il cherche à s'étourdir, à se tromper lui-même. Mais ce palais en fête est une prison pour lui. Ses valets sont des sbires, ses amis des espions. Les dangers qu'il court sont d'autant plus redoutables qu'ils s'accumulent dans le silence et dans la nuit.

MOROSINA, à elle-même.

Ah! mon Dieu! (A Spolatre.) Mais bah!... Albone priera, sup-

pliera, se mettra au lit désespérée, comme elle l'a déjà fait, et Orseolo le défendra comme il l'a défendu devant le conseil des Dix, et le protégera comme il l'a protégé dovant le conseil des Trois!

SPOLATRE.

Réfléchissez, Morosina.

MOROSINA.

Et s'il refuse de partir?

SPOLATRE.

Vous savez mon plan. Secondé par vous, je l'enlève, et je ne lui rends la liberté qu'à Segna.

MOROSINA.

Je le verrai! — (A part.) D'ailleurs, j'ai d'importants papiers à lui remettre.

SPOLATRE, allant à Ottofax.

Va m'attendre à la Porte-des-Eaux; j'y serai dans une heure. Nous prendrons une barque, ot nous pousserons jusqu'à la mer. — Là, nous causerons à notre aise, entre le ciel et l'eau, ces deux témoins qui ne trahissent jamais. — Est-ce dit?

OTTOFAX, lui serrant la main.

C'est dit.

(Il sort.)

SPOLATRE, allant de nouveau à Morosina.

Je vous attendrai à la septième heure, à l'entrée du canal... Est-ce entendu?

MOROSINA.

C'est entendu.

SPOLATRE.

Bien. (Il sort.)

SCÈNE III.

MOROSINA, Seigneurs et Dames dans le fond.

MOROSINA, ôtant son masque.

Le voir!... lui parler!... Moi qui depuis vingt jours l'évite et le fuis comme si ce stigmate de honte: *Espionne du conseil des Dix*, était tracé en lettres de feu sur mon front!... — Il a tout entendu peut-être!... peut-être!... — Comme j'en aurais ri autrefois!... (Remettant son masque.) Enfin! (Elle veut s'éloigner, mais elle s'arrête en voyant Galieno qui entre par le fond, à droite, entouré de Seigneurs et de Dames.) Ah! le voici!

(Elle se retire dans le fond.)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GALIENO, FABRIANO, PALLAVICIN, Seigneurs et Dames.

GALIENO.

Eh bien! jeunes gens, j'ai besoin d'être là pour ranimer la gaîté et les jeux...

FABRIANO, à part.

Le fat!

GALIENO, continuant.

Les danses se ralentissent... l'or a cessé de frémir sur le tapis de la fortune...

FABRIANO.

Le seigneur Galieno a raison. (A Galieno.) Allons, seigneur, une dernière partie à faire frémir les plus hardis et à émouvoir les plus blasés... — Vingt mille ducats?...

GALIENO.

Soit! en un coup!

PALLAVICIN, bas à Fabriano.

Tu vas te fourrer dans un petit chemin tout hérissé de coups d'épée.

FABRIANO, bas à Pallavicin.

Tu as voulu être mon témoin, tu le seras, sois tranquille.

(Il se met avec Galieno à une table à gauche. On les entoure.)

MOROSINA, à part.

Sa vue est tout mon bonheur maintenant!

(Elle va s'asseoir à droite.)

FABRIANO, jetant les dés.

Dix!

GALIENO.

Ah!... ah!... la fortune vous sourit... quelle courtisane!...

FABRIANO, raillant.

A ce titre, elle vous doit toutes ses faveurs.

GALIENO, fronçant les sourcils.

Ah!... (Il joue.) Onze!

FABRIANO, souriant.

Vous voyez... — ma revanche!... — c'est une partie digne de vous et moi. Mais elle peut appeler sur nous le blâme des deux censeurs. — Dites-moi, mon gentilhomme, êtes-vous bien sûr des gens que vous recevez?...

(Il regarde Morosina.)

GALIENO.

Comment vous nommez-vous?

FABRIANO.

Fabriano.

GALIENO.

Un beau nom... mais qui ne compte qu'après les douze familles électorales, dont plus d'un héritier est devant vous.

FABRIANO, se mordant les lèvres.

C'est vrai... — Jouez donc, je vous prie.

GALIENO, le regardant en face.

Je suis heureux à tous les jeux, prenez garde...

FABRIANO.

Je double toujours et je gagne quelquefois... jouez...

GALIENO.

A merveille! — (Il joue.) Neuf!

FABRIANO, jouant.

Huit!

GALIENO.

Vous avez perdu... doublez-vous?...

FABRIANO.

Je le veux bien!... (Montrant Morosina.) Mais la présence de cette femme m'indigne et me porte malheur!

(Il se lève et se dirige vers Morosina, qui a suivi cette scène avec inquiétude.)

MOROSINA, se levant.

Ah!

(Elle veut s'éloigner.)

GALIENO, allant à elle.

Restez, madame, vous êtes chez vous!

FABRIANO, froidement.

Allons, seigneur Galieno, allons, c'est une folie de jeune homme... Mais c'est bien assez de vos courtisanes, sans encore nous imposer une espionne des Dix!

MOROSINA, menaçante.

Monsieur!...

FABRIANO, voulant lui arracher son masque.

Osez me démentir!...

MOROSINA, reculant en cachant sa tête dans ses mains.

Mon Dieu, devant lui!

GALIENO, à Fabriano, froidement.

Voilà qui est au mieux, monsieur. Mais la femme qui est chez moi est mon hôte. (Il va offrir son bras à Morosina.) Mais la femme que j'ai à mon bras vaut toujours mieux que l'homme que je tiendrai sous mes pieds; — et à tout prendre, beau cavalier, je ne sais rien de moins honorable et de plus lâche qu'un homme qui insulte une femme. (Allant à lui.) J'espère, monsieur, qu'il vous reste encore le courage du gentilhomme, si vous n'en avez plus la dignité. — (Baissant la voix.) A la septième heure, ici...

FABRIANO, étonné.

Ici?

GALIENO, bas.

Je suis prisonnier dans mon palais.

FABRIANO.

Il suffit, monsieur.

(Tout le monde sort, excepté Morosina.)

SCÈNE V.

GALIENO, MOROSINA.

GALIENO, à Morosina, avec respect.

Madame, dites-moi votre nom, je vous prie... car en tirant l'épée, je donne un démenti à la calomnie, et mon épée ne doit rentrer dans le fourreau que quand toutes les bouches se tairont.

(Morosina s'agenouille devant Galieno, et ôte son masque.)

GALIENO, reculant.

Morosina!

MOROSINA, vivement.

Ah! pardonne-moi!

GALIENO.

Une espionne des Dix?... vous?... mais non, c'est impossible!

MOROSINA.

Ah! grâce, grâce!

GALIENO.

C'est impossible, je ne vous crois pas!

MOROSINA, anéantie.

Ah! mon Dieu!

GALIENO, lui prenant les mains.

Mais voyons, voyons, Morosina!... — vous n'êtes descendue alors à ce degré de honte que poussée par un sentiment irrésistible d'abnégation et de dévouement, n'est-ce pas?

MOROSINA, à part.

Ah! s'il pouvait me tuer!

GALIENO.

Vous vous êtes dévouée à votre vieux père qu'on a un instant soupçonné d'avoir caché un proscrit chez lui?

MOROSINA.

Non!

GALIENO.

A quelqu'un de vos amis?

MOROSINA.

Non!

GALIENO.

A moi peut-être?

MOROSINA, vivement.

Ah! si j'avais pu me perdre et mourir pour vous!

GALIENO.

C'est à moi, n'est-ce pas?

MOROSINA.

Non!

GALIENO.

Vous pouvez vous relever. Je comprends tout maintenant

MOROSINA, se relevant.

Que voulez-vous dire?

GALIENO, de même.

Moi?... mon Dieu, rien, madame. — Sinon que vous n'êtes plus au palais Saint-Marc... sinon que je ne suis plus prisonnier dans une chambre secrète et que je n'ai plus à me livrer pour vous sauver... sinon que vous pouvez dire à Jean Orseolo que toute ruse et toute comédie sont désormais inutiles, voilà tout.

MOROSINA.

Il me soupçonne!... Il soupçonne même mon dévouement!... (A Galieno.) Ah! voyons, expliquez-vous, je ne vous comprends pas!... Ah! parlez, monsieur, parlez!... Vous voyez bien que votre silence me tue : mais parlez donc!

GALIENO.

Pour un homme qui connait Venise, je suis impardonnable, n'est-il pas vrai, d'avoir pu prendre au sérieux vos larmes et votre terreur?

MOROSINA.

Ah! Seigneur Dieu!

GALIENO.

On a voulu me faire parler, j'ai parlé, c'est charmant!

MOROSINA, à elle-même.

Oh! c'est horrible!

GALIENO.

On m'a demandé ma tête, j'ai évité au bourreau la peine de la prendre, je l'ai donnée moi-même comme un sot, c'est ravissant!

MOROSINA, à elle-même.

Est-ce que cet homme ne me tuera pas, mon Dieu!

GALIENO.

Combien a-t-on estimé ma tête, madame?... mille, dix mille, vingt mille sequins?... Ce n'est pas assez pour la tête d'un Faliero... (Lui jetant sa bourse.) Tenez, prenez!... (Mouvement de Morosina.) Prenez, et sortez!

MOROSINA, reculant avec horreur.

Ah!...—Ah! tu ne me chasseras pas ainsi!...Ah! tu m'écouteras, tu m'écouteras te dis-je!... tu m'écouteras!... — (A elle-même, avec égarement.) Ah! c'est horrible! (Retenant Galieno.) Galieno! — mais c'est affreux ce que vous faites là!... Je vous ai trahi... moi?... je vous ai livré... moi?... je vous ai perdu... moi?... mais, mon Dieu, regardez ma pâleur... regardez mes larmes... regardez mon désespoir!

GALIENO.

Comédie!

(Il va s'asseoir à droite.)

MOROSINA.

Ah! voyez comme c'est affreux ce que vous dites et ce que vous faites, vous n'osez même pas me regarder!... (Se mettant à ses genoux.) Voyons, jugez-moi avec sang-froid... examinez mon cœur sans colère... — Mon innocence est bien évidente pourtant!... Voyons, qui t'a aimé comme un Dieu?... voyons, qui a voulu te détourner de Venise et te garder à Segna?... tu vois bien que tu me calomnies!... Enfin, qui aurait donné son sang, sa vie, son salut pour ne voir que toi, ne vivre que pour toi et mourir près de toi dans un désert? mais c'est moi, Galieno, c'est moi!

GALIENO.

Comédie!

MOROSINA, se relevant.

Ah! tenez, je vous croyais meilleur que les autres, et vous êtes pire!... Vous êtes un homme atroce!... Vous me marchez sur le cœur, vous me déchirez l'âme, vous me torturez, et vous vous dites : C'est bien; c'est une femme perdue, une courtisane, une espionne des Dix... Eh bien! vous mentez!... (Galieno se lève et la regarde avec dédain. Elle retombe brisée.) Non, tu ne mens pas!... Non, je suis cela!... Je suis pire encore!... — Ah! laisse-moi te dire que je suis innocente et que je t'aime! — Oh! oui, je t'aime! — C'est malgré moi, c'est contre moi!... Je ne sais ce que Dieu a fait de mon cœur! .. mais il me châtie avec mon amour!... mais mon amour me purifie et me brûle, me relève et me brise, me ressuscite et me tue!... C'est un supplice qu'aucune autre femme n'a éprouvé, vois-tu!... — Voyons! qu'avais-je besoin de t'aimer ainsi?... N'est-ce pas absurde, dis?... Tu n'as vu que la courtisane en moi, le caprice, l'oubli... tu as eu raison... et c'est moi qui ai eu tort de chercher un lien honnête et durable entre tous les fils brisés et souillés de ma vie!... Ah! j'étais bien insensée, je le vois maintenant!... Mais je ne t'ai jamais trompé, au moins!... — Tu me crois, n'est-ce pas?... Ah! dis que tu me crois!... — Tiens, voici des papiers que tu m'as confiés un jour à Segna au moment d'un grand danger... Ces papiers contiennent ta vie... Je n'avais qu'à les envoyer à l'un des inquisiteurs d'État, tu étais perdu... Je ne l'ai pas fait!... Est-ce une comédie?

GALIENO, ému, la relevant.

Morosina!

MOROSINA, continuant.

Parmi ces papiers se trouve le testament de ton père qui relate la mort de Giuppo, tué par lui dans une rencontre. Je n'avais qu'à envoyer cette confession à Jean Orseolo pour mettre une barrière éternelle de plus entre sa fille et toi... — Je ne l'ai pas fait!... Ma jalousie me le conseillait, j'ai étouffé ma jalousie, car cette révélation, c'était ta mort!... Est-ce encore une comédie?

GALIENO.

Morosina!

MOROSINA.

Enfin je suis ici pour te sauver!... Oh! tu sais comme moi les périls que tu cours... Tu les vois, tu les comptes, tu les touches! — Eh bien! tu peux fuir, le veux-tu?

GALIENO.

Quitter Venise?

MOROSINA.

Une barque attend à la porte des Eaux, une fuste armée dans le golfe, montée par Spolatre, et trente hommes déterminés... Oui, tu peux fuir!... Encore une fois, le veux-tu?

GALIENO.

Voyons, calmez-vous!...

MOROSINA.

Je suis bien à plaindre, va! — Oh! oui, bien à plaindre!... Je ne fais que pleurer depuis quelque temps!... Ah! si tu savais ma vie!... mon Dieu!... Mais qu'est-ce que cela peut te faire à toi?...

GALIENO, ému.

Voyons, voyons!

MOROSINA.

Ah! ne me plaignez pas!... Je ne veux pas de votre pitié, quand vous pouvez donner votre amour à une autre!... Je n'en veux pas!... La mort est préférable!... Oh! oui!... Morte, ou oublie, mais vivante!... Ah! songez donc!... Aimer un homme, et ne vivre que des miettes de sa vie... l'aimer, et attendre qu'on veuille bien vous le rendre... l'aimer, et fermer les yeux pour ne pas trouver dans ses traits le mystère de son absence... Avoir son regard, son sourire, son âme, sa voix, son cœur, toujours présents, et que tout cela vous dise que vous n'êtes qu'un cadavre auquel on ne jette plus ni une fleur, ni une prière, ni un regret, parce que tout cela appartient à une autre!... Est-ce là l'existence que vous m'offrez?... Ah! si je suis à ce point condamnée, tenez, tuez-moi d'un coup, pour que je n'aie pas le temps de vous bénir ni de vous maudire en mourant!

GALIENO, lui prend la main.

Vous êtes une âme grande et vaillante, vous êtes un noble cœur, Morosina... pardonnez-moi!...

(On entend sonner sept heures.)

MOROSINA, à part.

Sept heures!

GALIENO, à part.

Sept heures!... Fabriano ne doit pas la retrouver ici!

MOROSINA, à part.

Et Spolatre qui m'attend! (Haut.) Écoutez, Galieno...

GALIENO.

J'ai besoin d'être seul un moment, Morosina.

MOROSINA.

Je vous ai parlé de vos dangers... je vous ai parlé de la fuite... Les instants sont précieux, que décidez-vous?

GALIENO.

Mes ennemis peuvent étendre la main, je ne ferai pas un pas pour leur échapper.

MOROSINA.

Ainsi, vous refusez?

GALIENO.

Je refuse.

MOROSINA, à part.

Nous emploierons la violence pour le sauver, soit! (Haut.) Tu refuses?

GALIENO.

Je refuse.

MOROSINA, lui serrant la main d'un air significatif.

Au revoir!

(Elle sort. — Entrent Fabriano et Pallavicin.)

SCÈNE VI.

GALIENO, FABRIANO, PALLAVICIN.

GALIENO, à part, en suivant Morosina des yeux.

Que veut-elle dire? (Apercevant Fabriano.) Ah! c'est vous, seigneur cavalier?

(Pallavicin porte deux épées.)

FABRIANO.

Je vous demande pardon, monsieur, de vous presser, nous sommes surveillés.

GALIENO, prenant l'épée que Pallavicin lui présente.

Rassurez-vous. Le conseil des Dix pourrait assister en personne à notre rencontre. Je vous dois une leçon, je ne veux pas vous tuer.

FABRIANO, prenant l'autre épée.

Une leçon?... je l'accepte! (A Pallavicin.) Veille pour nous! (A Galieno.) Allons, en garde!...

(Ils se battent.)

GALIENO.

Vous n'avez pas trop mauvaise façon.

FABRIANO.

N'est-ce pas?

GALIENO.

Vous allez vous embrocher.

FABRIANO.

Vous êtes trop bon! — Ah! voilà un coup dangereux, monsieur: on tue ou on est tué!

GALIENO, parant.

Pas tout à fait! (S'arrêtant.) Je remarque une chose, monsieur... c'est qu'il y a une certaine irritation dans votre épée que je ne m'explique pas.

FABRIANO.

Ah!... alors, monsieur, je veux bien vous en donner l'explication. — Dans huit jours, j'épouse dona Albone.

GALIENO.

Vous?

FABRIANO.

Moi.

GALIENO.

Vous?

FABRIANO, d'une voix calme.

Je vous invite à mes noces.

GALIENO.

Terre et cieux!...—Ah! j'avais pitié de vous et vous ne l'avez pas compris!... Je vais vous tuer!

FABRIANO.

Allons! en garde!

(Ils se battent. Dans un mouvement de retraite Fabriano est touché et porte la main à sa poitrine.)

GALIENO.

Vous êtes blessé?

FABRIANO, reprenant la défensive, mais en chancelant.

Ce n'est rien!... Recommençons!

PALLAVICIN, du fond.

Le chef des Dix!

(Orseolo paraît.)

GALIENO, à part.

Oh! cet homme!

FABRIANO, surmontant sa douleur, à Orseolo.

Votre Excellence nous surprend dans une occupation puérile... mais le seigneur Galieno est bien la plus élégante épée de la chrétienté... il me donnait une leçon, que j'ai reçue avec toute la reconnaissance et toute l'admiration possible. (S'inclinant.) Votre Excellence... (Bas à Galieno en passant.) A demain!...

(Il sort, soutenu par Pallavicin.)

SCÈNE VII.

ORSEOLO, GALIENO.

ORSEOLO.

C'est un duel.

GALIENO, se contenant avec peine.

Ah! tu le savais, et tu es venu le protéger contre ma colère!... Mais n'y a-t-il rien dans mes yeux, rien dans ma voix qui te fasse pressentir les dangers que tu cours?

ORSEOLO, lui montrant un siége.

Assieds-toi. (A part.) O Albone, je me souviendrai du serment que je t'ai fait.

GALIENO, jetant loin de lui son épée.

De sombres et violents souvenirs s'agitent entre nous, prends garde!

ORSEOLO, à part.

Oh! mon serment!

GALIENO, continuant.

En neuf cent douze, un Orseolo a été souffleté, en face du Lion de Saint-Marc, par un Faliero, provéditeur de Venise, prends garde!

ORSEOLO, à part.

Mon serment, mon serment!

GALIENO, continuant.

En douze cent seize, un Faliero fit pendre à l'une des colonnes de ce palais, — à celle-ci ou à celle-là, n'importe! — un Orseolo qui le bravait, prends garde, prends garde!

ORSEOLO, se contenant.

Tu as eu tort de me rappeler le passé. Je sais comme toi que je suis le dernier héritier de cette race de géants; — tous couchés dans leurs tombeaux avec les blessures qui les ont tués, ou l'épée avec laquelle ils se sont vengés; — tous couchés devant Dieu, dans leur haine des Falieri, comme dans leur abnégation et leur dévouement pour Venise. Eh bien, moi, le dernier de cette race, moi, Jean Orseolo, je viens donner un démenti au passé, je viens te sauver!

GALIENO, raillant.

Me sauver?... tu as bien tardé. — Je suis prisonnier dans mon palais depuis vingt jours.

ORSEOLO.

Je t'avais demandé de te faire oublier. Au lieu de cela, tu as provoqué l'attention par des fêtes folles et excité l'inquiétude par des réticences que le conseil des Trois a commentées et jugées. Le scandale de cette nuit décidera de ton arrestation... L'arrestation, cette fois, c'est la mort, — la mort comme elle apparaît à Venise: avec la crainte qui épie, le soupçon qui juge, le silence qui frappe. — Comprends-tu maintenant?... — Tu as sauvé ma fille et protégé son honneur à Segna. Je veux que sa reconnaissance s'élève à la hauteur de tes bienfaits. Tiens, voici un sauf-conduit... pars sur-le-champ... dans une heure, il serait trop tard... ne te retourne même pas pour me remercier... prends, prends, et pars!

GALIENO, prenant le sauf-conduit et le déchirant.

Merci!

ORSEOLO.

Tu tentes Dieu!

GALIENO.

Dieu est juste.

ORSEOLO.

Tu tentes la mort!

GALIENO.

La mort est fidèle!... — Va le dire à Albone, et laisse-moi mourir!

ORSEOLO.

Albone?

GALIENO.

Je suis invité à ses noces.

ORSEOLO.

Je te le répète, jeune homme, je n'ai qu'un moment pour te sauver, dans une heure il serait trop tard!

GALIENO.

Après?

ORSEOLO.

Ailleurs c'est la vie, à Venise c'est la mort!

GALIENO.

Venise me plaît assez pour y mourir.

ORSEOLO.

Et ma fille?... ma fille qui mourrait de ta mort, malheureux!

GALIENO, vivement.

Elle m'aime encore?

ORSEOLO, à part.

Qu'ai-je dit?

GALIENO.

Ah! parle, réponds?

ORSEOLO.

Veux-tu partir?

GALIENO.

Écoute, Orseolo!...

ORSEOLO.

Quitteras-tu Venise?... Vivras-tu?

GALIENO.

Tu m'as vaincu d'un mot! — Oh! écoute, écoute.... — j'ignore si nos aïeux ont eu raison de se haïr; mais je sens que

je pourrai un jour t'aimer... — Oui, j'oublie le passé... j'oublie le canal Orfano, où mon père a été noyé... j'oublie l'escalier de Saint-Marc, où la tête de Marino est tombée... — Je secoue cet héritage sanglant... j'abattrai même ce palais pour mieux en effacer le souvenir... Je serai ton fils, enfin, le veux-tu?

ORSEOLO.

Mon fils?... toi?

GALIENO.

Ne pense pas à moi, songe à elle!

ORSEOLO.

Toi?

GALIENO.

Tu peux mettre sa main loyale et pure dans la mienne, et dormir en paix sur son bonheur... le veux-tu?

ORSEOLO.

Dieu a mis les morts entre nous!

GALIENO, *d'une voix suppliante.*

Ah! grâce, grâce pour elle! grâce pour moi! grâce pour toi-même, vieillard! car tu vas briser l'appui que Dieu réservait à ta vieillesse!

ORSEOLO.

Ta femme?... Elle?... Mais où la conduirais-tu?... Dans ce palais?... Mais à cette colonne, — et tu le sais bien! — à cette colonne encore debout a été pendu l'un des miens... — Dans mon palais?... Mais il a été bâti sur les ossements de tes ancêtres... — Où donc alors?... Sur la grande place peut-être?... Mais l'escalier de Saint-Marc est là comme un fantôme!... — Sur l'Orfano?... — Mais l'eau comme la terre te sollicite à la vengeance, et elle s'ouvrirait palpitante pour te rejeter le cadavre de ton père!... Dis, maintenant, dis, Faliero, veux-tu la fille d'un Orseolo pour femme, je te la donne?

GALIENO, *avec horreur.*

Ah! sois maudit!

ORSEOLO, *s'exaltant.*

C'est ton père noyé dans le canal Orfano qui vient de parler!

GALIENO.

Sois maudit!

ORSEOLO, *de même.*

C'est Marino Faliero qui relève sa tête sanglante et qui parle!

GALIENO.

Sois maudit! sois maudit!

ORSEOLO, *de même.*

C'est ta race vaincue qui s'agite dans tes veine et qui désespère!

GALIENO.

Ah! l'odieux vieillard!

ORSEOLO.

L'Italie n'a été grande que quand les grandes colères des vieilles races l'agitaient, quand la sève ardente des vieilles haines l'animait!

GALIENO, *s'exaltant à son tour.*

Ah! les Dix me menacent... ah! elle mourrait de ma mort... eh bien! elle n'appartiendra pas à un autre, et dans une heure Galieno aura livré le capitaine Noir!

ORSEOLO, *tressaillant.*

Dieu!

GALIENO.

Tu as voulu être parricide, tu le seras!

ORSEOLO.

Oh!

GALIENO.

Tu veux être maudit par ta fille expirante, tu le seras!

ORSEOLO, *s'attendrissant.*

Non, non!... — Ah! écoute à ton tour!... Nous sommes bien cruels l'un pour l'autre!... Je suis à ta merci!... Ah! tue-moi plutôt!... — Mais elle, que t'a-t-elle fait?... Est-il possible qu'elle meure condamnée par ceux qu'elle a le plus aimés?... Tu la sacrifierais?... toi?... toi qu'elle a sauvé?... Tu l'aimes enfin!... et si tu l'aimes autant que tu le dis, tu ne peux pas la précipiter si jeune dans la tombe!... — Tiens, regarde, je pleure!... Oui, je pleure!... et si tu veux que je m'humilie, je le ferai... si tu veux que je t'implore à genoux, eh bien! je serai à tes pieds au premier mot, au premier regard, au premier geste.... Ou plutôt non, ne parle pas, m'y voici!... Ah! sauve-la!...

(*Il se jette aux pieds de Galieno.*)

GALIENO.

Tu nous a désunis dans la vie, Dieu nous réunit dans la mort, que veux-tu de plus?

ORSEOLO, *désespéré.*

Je veux... je veux... — Ah! sauve-la!

GALIENO, *lui tendant la main.*

Une dernière fois, me veux-tu pour ton fils?... le veux-tu?

ORSEOLO, *se relevant.*

Non!... (*Avec une sorte de vertige.*) Je te l'ai dit, les morts s'agitent entre nous et nous séparent!... Non, non!... Et mon nom s'éteindra avec elle comme le tien avec toi, et nos deux races finiront ensemble, et nous verrons si nos aïeux, les uns comme les autres, briseront leurs sépulcres de pierre et se réuniront dans une même imprécation pour me maudire, moi vautour qui étouffe dans mes serres les derniers aiglons des grandes races! — Oui, qu'elle meure, qu'elle meure!

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GALIENO, *seul.*

Horrible! — Ses imprécations m'enveloppent!... Horrible, horrible!... — Ah! qu'elle vive, mon Dieu, qu'elle vive! (*Appelant, mais sans se rendre compte de ce qu'il fait.*) Spolatre! — Oui, partons! (*Appelant.*) Spolatre! Morosina! — Chère enfant!... et j'ai pu un seul instant envisager ta mort sans frémir!... — Ah! jamais, jamais!

(*Morosina entre avec Spolatre.*)

SCÈNE IX.

GALIENO, MOROSINA, SPOLATRE.

MOROSINA, *courant à Galieno.*

Ah! mon Dieu, qu'as-tu? tu es pâle, que s'est-il passé?

GALIENO, *avec égarement.*

Tu m'as dit que la fuite était possible, n'est-ce pas?

MOROSINA.

Eh bien?

GALIENO.

Eh bien! je pars!

SPOLATRE.

Ah!

MOROSINA, *avec joie.*

Tu consentirais à quitter Venise?

GALIENO.

Venise, l'Italie, le monde!

SPOLATRE.

Vive Dieu! nous prouverons à nos bons amis de Segna que les délices de Venise ne nous ont pas brouillés avec les grandes prouesses!... — Quand partons-nous?

GALIENO, *tout en marchant à grands pas.*

Cette nuit... dans une heure... sur-le-champ!... Segna exceptée, nous irons où vous voudrez!

SPOLATRE, *tristement.*

Segna exceptée?

GALIENO.

A Segna, jamais!

SPOLATRE, *à part.*

Jamais! (*Haut.*) Alors, adieu.

GALIENO.

Que dis-tu, Spolatre?... Tu te sépares de moi?... tu me quittes?

SPOLATRE.

Il le faut. — Nos Uscoques vous soupçonnaient.... l'un d'eux devait vous assassiner... j'ai répondu pour vous!

GALIENO.

Et tu pars en otage?

SPOLATRE.

Je vous ai admiré comme un héros, je vous ai servi comme un maître, je vous ai aimé comme un ami, je vous donne tout ce qui me reste, ma liberté, ma vie!

GALIENO.

Mon ami!

SPOLATRE.

Ah! voilà un mot qui m'est allé au cœur, Faliero!

MOROSINA, *à part.*

Il l'aime bien aussi, lui!

GALIENO, *lui serrant la main.*

Nous nous reverrons!

SPOLATRE, *tristement.*

Nous revoir?... A moins que ce ne soit dans une bataille, vous sur la barque amirale des flottes de Venise, moi à la tête de mes bandits!... Eh bien! la chose arrivant, jurez-moi, Faliero, d'éviter mon épée comme j'éviterais la vôtre... jurons-nous d'être lâches en face l'un de l'autre et de nous fuir, afin que ni l'un ni l'autre n'ait jamais à se reprocher la mort d'un ami... — Le sang de ceux qu'on a aimés doit être si lourd! — Le voulez-vous?

GALIENO.

Je te le jure!

SPOLATRE.

Adieu maintenant!... (*Revenant sur ses pas pour lui serrer la main.*) Adieu, adieu!

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

MOROSINA, GALIENO.

GALIENO, *creusant ses idées.*

Allons!... (*A Morosina.*) Tu connais le patron de la felouque la *Santo-Maria?*

MOROSINA.

Oui, un homme dévoué!

GALIENO.

Il doit être à cette heure au bout de la rive des Esclavons, à la pointe de Quintavalie, dans l'île de San-Pietro. Tu lui montreras cette bague et tu lui diras d'appareiller. — Avec cette bague, tu pénétreras partout où je serai, partout où je dois être!... — Mais, non... tu m'attendras dans la felouque. — Ah!... vous allumerez un feu sur la pointe de l'île pour me prévenir que la felouque est appareillée et que vous m'attendez. Ce sera le signal... — Je le verrai de la terrasse.

MOROSINA, *prenant la bague.*

Donne! (*Avec joie.*) Et tu quitteras Venise avec moi?

GALIENO.

Va! va!

MOROSINA, *à part.*

Tous les deux!... Ah! malgré moi, l'espérance se glisse dans mon cœur!

GALIENO.

Qu'attends-tu?

MOROSINA, *lui baisant les mains.*

Oh! mon héros! mon dieu!... (*Revenant sur ses pas.*) Un seul feu à la pointe de l'île?

GALIENO.

Oui.

MOROSINA.

Et tu nous rejoindras?

GALIENO.

Le temps de prendre mon épée et de me jeter dans ma gondole!

MOROSINA, *lui envoyant un baiser.*

Ce sera un feu de joie, mon lion!

(*Elle sort, à gauche.*)

SCÈNE XI.

GALIENO, *puis* ALBONE *voilée.*

GALIENO.

Albone vivra du moins!... le sacrifice est fait!... Je voudrais être déjà loin de cette Venise que je ne voulais plus quitter! (*Une femme voilée paraît dans le fond, à droite. — S'asseyant et pleurant, la tête dans ses mains.*) Albone! Albone!

ALBONE, *relevant son voile.*

Galieno!

GALIENO, *allant à elle.*

Albone!... vous ici?... (*Lui prenant les mains.*) Ah! toute une vie de bonheur tient dans cette minute de joie que Dieu me donne! Ah! laissez!... laissez-moi vous bénir, laissez-moi vous regarder, laissez, laissez!

ALBONE, *gravement.*

Eh bien! oui, regardez-moi... regardez-moi bien en face un moment!

GALIENO, *d'une voix fiévreuse.*

Ah! cette pâleur!... Ah! ne me parlez pas, vous allez dissiper mon rêve, vous allez détruire mon bonheur!

ALBONE, *gravement.*

Vous êtes-vous jamais dit, — en ce moment, par exemple, — que je pouvais acheter le bonheur par une faiblesse, ma liberté par une honte, votre amour par un crime?

GALIENO.

Non, jamais!

ALBONE, *lui tendant la main.*

Vous n'avez pas douté de moi, merci!

GALIENO.

Vous me faites trembler, Albone, vos regards m'inquiètent, votre air m'épouvante!

ALBONE.

Je suis fiancée à Fabriano!

GALIENO.

Je le sais!

ALBONE.

Mon père veut me marier dans huit jours!

GALIENO.

Je le sais!

ALBONE.

Et à cette condition il vous sauverait peut-être! — Mais je ne me sens pas le courage de vivre au prix de mon bonheur, ni de conjurer votre mort au prix d'une honte!

GALIENO, *avec joie.*

Ah! noble enfant!

ALBONE.

Oui, je vous condamne... Oui, je veux que vous mouriez... mais je viens mourir avec vous!

GALIENO.

Vous?

ALBONE.

Serais-je ici sans cela?...

GALIENO.

Nous ne sommes pas responsables des haines du passé!

ALBONE.

J'aurais pu vous dire : Venise est une marâtre, Venise nous inquiète, fuyons Venise!... mais la malédiction de mon père nous aurait suivis!... mais on ne fuit pas Venise, mon ami; on y revient pour mourir comme Foscari, plutôt que de vivre ailleurs!... — Nous avons besoin de nos lagunes!... — D'ailleurs, la fuite pour nous, ce n'est pas l'espérance, la liberté, le bonheur, c'est l'exil, la terreur, la persécution... ce ne serait pas l'abandon dans l'oubli, ce serait l'inquiétude dans le soupçon, car la main des Dix s'étendrait incessamment à travers l'Adriatique et le monde pour nous saisir... car leur ombre serait là, encore là, sans cesse et toujours, et glacerait nos pensées! — (*Mouvement de Galieno.*) Tu ne peux pas vouloir de cette vie! — Alors mourons!... mourons en bénissant la destinée qui nous permet de mourir jeunes, mais heureux; aimés, mais purs; condamnés, mais insoucieux de la vie et jaloux de la mort qui nous sourit comme à deux anges égarés!

GALIENO.

Ah! tais-toi! tais-toi!

ALBONE, *continuant.*

Je ne te demande pas de me tuer, tu n'en aurais ni le courage ni la volonté. — Cela se comprend! — Mais, tiens, voici du poison!

GALIENO, *le repoussant.*

Ah!

ALBONE.

Oh! ne tremble pas, car tu ne peux trembler que pour moi!... Ce n'est pas la mort, c'est la délivrance, c'est le lien invisible de nos deux âmes, ce sont les seules fiançailles qu'on nous ait laissées!... Oui, mourons!

GALIENO, *à part.*

O vertige! ô tentation!

ALBONE.

Tiens, regarde... nos deux existences tiennent dans ce flacon... — Nos deux bonheurs dans une seule goutte de cette liqueur!... — En veux-tu ta part, dis?

GALIENO, *avec une exaltation fiévreuse.*

Eh bien, oui! eh bien, oui! (*Prenant le flacon.*) Donne! (*Il passe à gauche. — A part.*) Ah! mon Dieu!... ai-je bien le droit d'accepter son sacrifice?...

ALBONE.

Qu'attends-tu?

GALIENO, *à part.*

Mourir! elle! si jeune!

ALBONE.

Tu hésites, Galieno?

GALIENO.

Je ne veux pas que tu meures, chère enfant!

ALBONE.

Rends-moi ce flacon!

GALIENO.

Non, tu dois vivre!

ALBONE.

Vivre?... et pour qui vivrai-je?... Est-ce pour Fabriano?

GALIENO, *se tordant les mains.*

Oh!...

ALBONE.

Ah! répondez... répondez donc!...

GALIENO, *avec effort, en s'asseyant.*

Oui, vivez!...

ALBONE.

Eh bien! soit!

GALIENO, *laissant tomber sa tête dans ses mains.*

Vous m'oublierez!

ALBONE.

L'oublier!... ah! l'ingrat! — (*Allant à lui.*) En aurais-je le temps seulement?... Mais tu ne vois donc pas que la vie m'échappe, que je me sens mourir, et que ma mère est morte de sa douleur, comme je mourrai de mon désespoir, moi!

GALIENO.

Albone!... Albone!...

ALBONE.

Mais tu ne comprends donc pas que je suis condamnée, et

que je ne veux pas que tu vives si je meurs... car je suis jalouse?...

GALIENO, se levant.

Ah!...

ALBONE, le prenant par le bras et le forçant à la regarder.

Oui, jalouse!... — Oseras-tu vivre sans moi maintenant?

GALIENO.

Ah! sainte et pure enfant!... — Eh bien! oui, mourons!... mourons comme d'autres vivent, le sourire aux lèvres et la jeunesse au front!... (Prenant une coupe sur la table.) Oh! toi, coupe radieuse, ciselée par le Florentin... coupe de plaisir, coupe d'or, où ont pétillé les meilleurs vins... je te confie ce poison, pour cacher sa laideur dans ta beauté! (En ce moment, dans le fond, à gauche, paraît Orseolo pâle et défait; Galieno élevant la coupe.) A la mort!...

ALBONE, le retenant.

Non, moi d'abord!... (Elle se met entre Galieno et la table, tout en lui parlant.) Je suis bien égoïste, n'est-ce pas, de te faire une torture de ma mort et de la tienne?... Mais que veux-tu?... je suis faible... j'ai peur... je ne pourrai pas te voir mourir! (Lui serrant la main.) Adieu!... au revoir! — Ne me regarde pas! (Élevant les yeux au ciel tout en tenant la main de Galieno.) Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-nous!

(Elle va pour prendre la coupe et recule devant Orseolo, qui s'est traîné jusqu'à la table pâle, immobile et brisé.)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ORSEOLO.

ALBONE, reculant.

Ah!

GALIENO, à part.

Il devait me la disputer jusque dans la tombe!

ORSEOLO, présentant la coupe à Albone.

J'attache ma malédiction à votre mort... mourez si vous l'osez!

ALBONE, tombant à ses pieds.

Je vivrai! je vivrai!

ORSEOLO, jetant la coupe.

Merci, mon Dieu!

ALBONE.

J'avais pu vous oublier!... pardon, mon père, pardon!

ORSEOLO, la relevant.

Ah! cruelle enfant!... et que serais-je devenu, moi? (Lui tendant les bras.) Allons, viens, viens!... Oh! tu peux m'embrasser... tu n'auras plus à me maudire! (Il l'embrasse. — Pause. — A Galieno.) Galieno Faliero, comte du Val-di-Marino, conduisez Albone Orseolo, duchesse de Caorle... votre femme... au palais de ses pères.

ALBONE.

Mon père!

GALIENO.

Seigneur!

ORSEOLO.

Vous me remercierez plus tard... plus tard!

ALBONE, au bras de Galieno.

Oh! Galieno!

GALIENO.

Albone! Albone!

ORSEOLO.

Allez, mes enfants, allez! (Ils s'éloignent. — A part.) Un Faliero me devra son bonheur!... (D'une voix éteinte.) Ah! elle m'a tué!.. elle m'a tué!

(Il les suit en chancelant. — La toile tombe.)

ACTE V.

Le palais de Jean Orseolo. — Une salle sombre. — Portes latérales; portes au fond. — A droite, une grande fenêtre à laquelle est attachée une échelle de soie. — A gauche, une lampe qui brûle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSEOLO, SIMOLEÏ.

(Simoleï et Orseolo sont assis.)

ORSEOLO.

Mes aïeux m'ont transmis leurs idées avec leur nom, leurs passions avec leur sang. Dieu seul pourrait éteindre en moi ce foyer ardent de haine que les morts attisent. Je ne suis pas un homme, mon père, je suis une race.

SIMOLEÏ.

Je ne peux pas vous absoudre, mon fils.

ORSEOLO.

C'est l'un des chefs souverains d'un grand peuple qui vous supplie?

SIMOLEÏ.

C'est l'indépendance de l'Église, c'est la justice de Dieu qui vous répond.

ORSEOLO, se mettant à genoux.

C'est un ami, Simoleï?

SIMOLEÏ.

Mon ami serait dans mes bras, non à mes pieds, devant mon tribunal!

ORSEOLO.

C'est le chrétien?

SIMOLEÏ.

Alors, chrétien, repens-toi, et oublie!

ORSEOLO, se levant.

Je ne peux pas mentir à Dieu. Je ne suis pas un homme, je vous l'ai dit, je suis une race.

SIMOLEÏ.

Et ta fille?

ORSEOLO, tressaillant.

Ma fille?... n'est-elle pas unie à l'homme de son choix?

SIMOLEÏ, avec reproche.

Un mariage secret qui interdit à Galieno l'entrée publique du palais, et le force à y pénétrer, la nuit, par une échelle, comme si son amour était maudit par Dieu et condamné par les hommes!

ORSEOLO.

Vous êtes cruel, mon père. Ils pourront bientôt étaler leur bonheur aux yeux de Venise étonnée. Je leur ai demandé le secret jusqu'à ma mort. Oh! je ne vivrai pas longtemps, je me hâte de mourir!... — Que leur faut-il de plus?... — Faliero s'était livré. Il m'avait jeté son nom de pirate à la face comme un défi. Je devais le livrer aux inquisiteurs d'État... et je me suis fait son complice par mon silence... et j'ai humilié mon orgueil jusqu'à mendier son alliance et sa pitié... et j'ai fui Venise pour ne pas la trahir une seconde fois... et je me suis enterré dans cette solitude, où je n'ai pour confident que la mer qui se lamente à cent pieds au-dessous de moi et les hiboux sinistres qui habitent cette tour... Que leur faut-il de plus?... Il est libre enfin cet homme!... il est heureux!... — J'ai ménagé son repos jusqu'à faire disparaître violemment Morosina de Venise... Il traîne sa popularité et ses triomphes dans cette ville sonore qui me rapporte jusqu'au moindre bruit de ses pas... Je l'entends respirer... je l'entends marcher... j'entends sa joie, ses chants, ses sérénades, et j'étouffe dans ma haine, moi... — Que leur faut-il de plus?

SIMOLEÏ.

Cette haine te tuera, mon fils!

ORSEOLO.

Elle m'a tué... j'achève de mourir! — J'entends Albone!

SIMOLEÏ.

Elle vient me chercher. Elle consacre deux heures, chaque soir, à de pauvres indigents que sa vue console et que sa charité soutient. Elle cache sa bonté comme d'autres cachent leurs crimes.

(Albone entre.)

ORSEOLO, lui ouvrant ses bras.

Ma noble et chère enfant! (Il la serre dans ses bras et l'embrasse.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, ALBONE.

ALBONE, regardant Orseolo.

Vous êtes bien pâle, mon père, vous souffrez?... Ah! mon mariage vous a porté malheur!

ORSEOLO, se dominant et lui souriant.

A moi?... veux-tu bien chasser ces mauvaises idées!... (L'embrassant.) Oh! ma fille!... J'ai vingt ans quand je te vois! — (Lui donnant sa bourse.) Tiens, ajoute à tes aumônes la faible obole du vieillard.

ALBONE, l'embrassant.

Mon bon père!

ORSEOLO.

Allons, va... ma tendresse se résigne... elle est patiente... mais la misère ne peut pas toujours attendre... va, va!

(Il la conduit jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE III.

ORSEOLO, seul.

Si ma mort devait troubler sa vie!... hélas! il est trop tard! — Mystère impénétrable que l'homme!... j'envisage ma dernière heure sans pâlir et je tremble à l'idée seule que ma fille peut me pleurer! — Ceux qui ne comprennent pas qu'une passion tue, ceux-là n'ont jamais aimé ni haï! — Oh! cet homme! — il m'a

pris mon repos, mon honneur, ma vie! — et mon salut sera peut-être compromis par lui! — il m'a pris même ma fille, et l'on veut que j'oublie! — Oublier! — Voilà l'heure où il vient... voilà l'échelle par laquelle il monte! — (Il montre l'échelle attachée à la fenêtre.) Une frêle échelle de soie, et la mer au-dessous! — Je n'aorais pour me venger qu'à couper... ah! comme son dernier cri réjouirait mon âme!... Oui, mais ce même cri tuerait Albone!... Alors tais-toi, et meurs sans te plaindre, vieillard! (Il va s'asseoir.) Un Faliero!

(Il reste absorbé. — En ce moment entre Morosina.)

SCÈNE IV.

MOROSINA, ORSEOLO.

MOROSINA, entrant.

C'est ici!... c'est bien ici! (Allant regarder à la fenêtre.) Sa gondole ne paraît pas encore! — Ah! voilà pourquoi ils m'ont fait lâchement enlever de Venise, et pourquoi l'on m'a retenue prisonnière à Padoue!... — C'est bien!

ORSEOLO, à part.

Morosina!...

MOROSINA, toujours à la fenêtre.

Viens, Galieno, tu me trouveras entre elle et toi, viens, viens!

ORSEOLO, allant à elle.

Comment es-tu ici?

MOROSINA.

Ah! vous êtes aussi au rendez-vous?... on vous a sans doute averti de votre honte, comme on m'a prévenue de mon malheur?... Allons, nos deux vengeances n'en feront qu'une, c'est bien!

ORSEOLO.

Que veux-tu dire?

MOROSINA.

Vous avez une fille charmante, et qui attache cavalièrement des échelles de soie la nuit et reçoit des galants, je vous en préviens!

ORSEOLO.

Ma fille!

MOROSINA.

Elle attend Faliero, elle attend son amant!

ORSEOLO, à part.

La laisser ainsi calomnier devant moi!

MOROSINA.

Et elle sortait du couvent, n'est-ce pas?

ORSEOLO, éclatant.

Ah! pas un mot de plus, c'est sa femme!...

MOROSINA.

Sa femme?... Mariés?... eux?... — Tu mens!... tu veux sauvegarder ton orgueil et sauver ta dignité... Mais ta haine contre les Falieri est une garantie pour moi... mais tu couperais ta main droite, si ta main droite pouvait se prêter à un serrement de main d'un Faliero... Tu mens, te dis-je, tu mens!

ORSEOLO, avec hauteur.

Albone Faliero, comtesse du Val-di-Marino, peut vous entendre, sortez!

MOROSINA.

C'est donc vrai? — Ah! si c'était vrai! — Tiens, vieillard, regarde-moi bien en face avant de mentir!... Tu as voulu m'éprouver, n'est-ce pas?

ORSEOLO.

Le mariage secret sera public demain... demain le primicier de Saint-Marc l'annoncera aux fidèles assemblés... demain Venise saura ce que j'ai voulu taire jusqu'ici!

MOROSINA, lui saisissant le bras.

Tais-toi donc! — Ah! cela est? — Cela est, mon Dieu! — et tu n'as pas hésité à me le dire?... et tu n'as pas craint de m'écraser sous mon malheur?... Ah! le primicier de Saint-Marc annoncera demain au peuple le mariage de Galieno Faliero, comte du Val-di-Marino, avec Albone, duchesse de Caorle!... Eh bien! je serai là, moi, Morosina Morosini!

ORSEOLO.

Tu le peux!

MOROSINA, comme si elle s'adressait à la foule.

Galieno Faliero, comte du Val-di-Marino... Non, peuple, le capitaine Noir!

ORSEOLO, à part.

Ciel!

MOROSINA, continuant.

Un gentilhomme vénitien, un soldat, un sauveur... non, un bandit, un uscoque, un traître!...

ORSEOLO.

Malheur!

MOROSINA, continuant.

Le grand autel de Saint-Marc allumé pour lui..., le clergé et la noblesse à ses pieds.... Non : les cachots et les plombs pour le traître... les deux colonnes pour le bandit!...

ORSEOLO.

Tais-toi! tais-toi!

MOROSINA.

Ah! tu ne menaces plus?... Ah! j'avais cette vengeance, et tu n'y as pas pensé... et tu m'as laissée vivre... et tu t'es contenté de me faire enlever par des sbires et de me donner la ville de Padoue pour prison!... Mais on revient de l'exil, vieillard; mais on s'échappe des prisons, tyran, et l'on se venge! Adieu!

(Elle fait un pas pour sortir.)

ORSEOLO, l'arrêtant.

Tu ne feras pas cela!

MOROSINA, raillant.

Non, je le verrai heureux dans les bras d'une autre!

ORSEOLO.

Morosina!

MOROSINA.

A demain, seigneur Orseolo, au grand autel de Saint-Marc!

ORSEOLO.

Eh bien! soit, vengeance pour vengeance!

MOROSINA.

Oh! tu prendras ma vie après si tu veux!

ORSEOLO.

Ma vengeance sera de te voir descendre plus avant dans la honte et le crime... de voir l'ombre de celui que tu auras perdu troubler ton repos et remplir ta vie de son dernier soupir et de sa dernière imprécation!

MOROSINA.

Que t'importe?

ORSEOLO.

Ah! insensée!... Tu pouvais te relever par le sacrifice et l'amour dans le cœur d'un homme, tu pouvais te purifier par le dévouement, tu pouvais rester debout dans sa pensée comme l'ange résolu et dévoué de sa vie... tu veux qu'il te maudisse, tu es libre!

MOROSINA.

Ah!

ORSEOLO.

N'y a-t-il donc que la vengeance en ce monde?... Et de quel amour l'aimes-tu donc enfin, si tu ne peux le laisser vivre parce qu'il serait heureux sans toi? — Ah! pauvre égoïste! — Ton amour ressemble à la haine. — Regarde-moi enfin... je me sens mourir d'heure en heure... je n'avais pas la force de parler tantôt, et je retrouve en ce moment toute mon énergie, car il s'agit de sauver ma fille en sauvant Faliero... ma fille à qui j'ai tout immolé, même ma haine contre cet homme! — Ah! je le hais plus que tu ne l'as jamais aimé!... Eh bien! pour ma fille, j'ai fait taire cette haine... pour elle j'ai souri à cet homme et je l'ai serré comme un fils sur mon cœur au lieu de l'étouffer entre mes bras! — Qu'est-ce que ta jalousie à côté de ce sentiment farouche que je veux dominer et qui me dévore?... de ce père qui pardonne des lèvres et qui repousse du cœur... de ce vieillard qui va bientôt mourir et qui n'osera même pas regarder ses enfants de peur de les maudire en mourant?... Ce n'est pas tout! — Et s'ils sont là, tous deux à mes côtés, s'ils se pressent à mon chevet de mort, s'ils s'obstinent à mon agonie, pour pouvoir bénir ma fille, je serai contraint de bénir aussi cet homme!... Encore une fois, qu'est ce que ta jalousie à côté de cela?

MOROSINA.

Ah! plains-moi!

ORSEOLO.

Je veux que tu te réhabilites par la douleur comme je me suis purifié par la souffrance. Allons, relève-toi à l'élévation de ton sacrifice, fortifie-toi à la force de ton dévouement. — N'est-ce rien, après tout, que de se savoir une place bénie dans le cœur de ceux que nous avons aimés?

MOROSINA.

Ah! qu'oses-tu me demander?... qu'oses-tu espérer de moi?

ORSEOLO.

Nos fautes et nos crimes disparaîtront devant cette abnégation de nous-mêmes. Nous les aurons pour défenseurs devant Dieu, toi, ta jalousie dominée, moi, ma haine domptée. — (Lui tendant la main.) Veux-tu souffrir, veux-tu mourir comme moi?

MOROSINA, lui prenant la main.

Oui! (Se laissant tomber sur un fauteuil.) Ah! pourquoi ne suis-je pas morte plus tôt!

ORSEOLO, à part, en regardant du côté de la fenêtre.

Ah! (A Morosina, avec douceur.) Viens, Morosina, sortons d'ici!

MOROSINA, relevant la tête.

Ma présence est une profanation, n'est-ce pas?

ORSEOLO, lui prenant la main.

Du courage, sa gondole approche!

MOROSINA, se levant.

Lui! — (Allant à la fenêtre.) Ah! comme il se hâte! — cette même mer le porte vers une autre comme elle l'a conduit vers moi! — Ah! mon Dieu!

ORSEOLO.

Viens!

MOROSINA.

Oui, oui! — (A part.) Et ma rivale qui l'attend!

ORSEOLO.

Il aborde, viens, viens!

MOROSINA, à part.

Les laisser seuls! — (A Orseolo.) Comprends-tu toute la folie de mon sacrifice, toi? — (Avec égarement.) Voir toutes les portes se refermer sur lui, et toutes les lumières s'éteindre l'une après l'autre, la dernière aussi, celle qui trahit la chambre secrète... Voir cela... et ne pas se briser la tête contre les murs, et ne pas rugir comme la lionne blessée, trop faible pour la douleur et trop forte pour la mort... Ah! c'est impossible!...

ORSEOLO, suppliant.

Morosina!...

MOROSINA.

Non!... donne-moi ce poignard!

(Elle lui arrache son poignard et passe à gauche.)

ORSEOLO, voulant reprendre l'arme.

Ah!

MOROSINA.

Il monte, dis-tu? — Eh bien, qu'il monte... l'échelle est de soie et cette dague est tranchante!

ORSEOLO.

Malheureuse!

MOROSINA, avec une colère sourde.

Il monte l'imprudent, comme si une femme trahie ne pouvait pas être là pour le foudroyer dans son bonheur!

ORSEOLO, se plaçant entre elle et la fenêtre.

Ah! tu vas tuer ma fille, en le tuant, — moi d'abord!...

MOROSINA, d'une voix menaçante.

Ah! prends garde, vieillard!

ORSEOLO.

Frappe, si tu l'oses!

MOROSINA.

Ah! tu veux le sauver?... Eh bien, sauve-le... c'est son père qui a tué ton fils!

ORSEOLO.

Qu'as-tu dit?... son père?... l'assassin de Giuppo?... non, je ne te crois pas!

MOROSINA.

Sur la tombe de ma mère et sur Dieu, je te le jure!

ORSEOLO, la poussant vers la fenêtre.

Alors, va!

MOROSINA.

Éteins cette lampe... je ne veux pas voir mon crime! (Elle va vers la fenêtre et recule aussitôt.) Ah!... il a regardé de ce côté!... il m'a reconnue, peut-être!

ORSEOLO, s'asseyant accablé.

C'est Dieu qui l'a voulu!

MOROSINA, à part.

Il aurait le temps de me maudire en tombant!... n'importe!... (A Orseolo.) Tu m'ordonnes de frapper, j'obéis!... (S'arrêtant de nouveau.) Ah! je ne pourrai jamais!... non, jamais, jamais!

(En ce moment, Galieno paraît à la fenêtre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GALIENO.

ORSEOLO, se levant, en apercevant Galieno.

Oh! cet homme!... ici!... dans le palais où Giuppo est né!

MOROSINA.

Ah! va-t'en, Faliero, va-t'en, c'est la mort!

GALIENO, froidement en sautant à terre.

La mort?... où est-elle?...

ORSEOLO, se précipitant vers lui.

Elle est ici!...

(Albone revient avec Simolei.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALBONE, SIMOLEI.

ALBONE, se précipitant vers Orseolo.

Qu'est-ce donc, mon père?... Pourquoi ces cris?... vous pâlissez!... vos forces vous trahissent!... Ah! mon Dieu! qu'avez-vous?

(Elle le soutient.)

ORSEOLO, se contenant et la prenant dans ses bras.

Ta vue me calme et me réconcilie avec moi-même!

ALBONE.

Mais tu souffres?

ORSEOLO, avec effort.

J'ai eu tort de te le cacher!... oui, depuis longtemps!... Mais ce ne sera peut-être rien!... Non, ce ne sera rien! — Va me chercher ce nouveau cordial... tu sais... va, tu me soulageras un peu!

ALBONE, vivement.

Oui! oui! (A Galieno.) Faliero, soutenez notre père!

ORSEOLO, reculant avec horreur.

Lui?

ALBONE.

N'est-il pas votre fils, mon père?

ORSEOLO, à Galieno.

Votre bras, mon fils? (A Albone, en souriant.) Va, va!

ALBONE, en s'éloignant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins ALBONE.

ORSEOLO, suspendu au bras de Galieno et se penchant à son oreille.

Oui, ton bras, car c'est un mort qui se redresse et qui te parle de sa tombe... oui, ton bras, car je n'aurais pas eu la force de me traîner jusqu'à toi, et tu dois seul entendre mes imprécations!...

GALIENO, frissonnant.

Mon père!

ORSEOLO.

Ton père?... Eh bien!... reçois les derniers adieux de ton père!... — J'ai fait ce que j'ai pu pour oublier... — J'ai fait ce que j'ai pu pour pardonner... Je te hais!

GALIENO.

Ah!

ORSEOLO.

Tu m'as volé ma fille, je te hais!

GALIENO.

Mon Dieu!

ORSEOLO.

Ton père a tué mon fils, je te hais, je te hais!

GALIENO, le repoussant.

Horreur!... horreur!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBONE.

ALBONE, présentant un flacon à Orseolo.

Voilà mon père, voilà!

ORSEOLO, la prenant dans ses bras.

Ah! viens... viens... j'avais peur de mourir sans te revoir!

ALBONE.

Mourir?

ORSEOLO.

Ah! du courage! — Tu n'es plus seule! — Je souffrais tant!... (Se laissant tomber dans un fauteuil.) Ah!

ALBONE, se précipitant sur lui.

Mon Dieu! mon Dieu!... Ah! quelqu'un!...

ORSEOLO, la retenant.

Il est trop tard! — Non, reste!... je n'ai que le temps de t'embrasser! (S'affaissant dans le fauteuil.) Ah! ma fille, mon enfant, mon Albone!... je t'aime et te bénis!

GALIENO, tendant une main suppliante à Orseolo.

Mon père!

ORSEOLO, s'accrochant à la main de Galieno et se soulevant jusqu'à son oreille.

Je te hais et te maudis! (A lui-même en retombant dans le fauteuil.) Dieu me jugera!... (Il meurt.)

ALBONE, sanglotant sur le corps.

Ah!

MOROSINA, à part.

O haine! — ô jalousie! — (A Simolei.) Dieu peut-il accepter une vie pleine de souillure et de honte, mon père?

SIMOLEI.

Jésus a pardonné à Madeleine, ma fille.

MOROSINA.

Je me confie à vous, mon père.

ALBONE.

Mort! mort!

FIN.

Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.